23060

THE NEWBERRY
LIBRARY

Case
FRC
22039

Queverdo inv. del. an IIe.

Le français brave, en son indépendance
Brise la faulx du tems et le sceptre des rois,
Dans les annales de la france,
Peuples, lisés nos devoirs et nos droits.

TABLEAU HISTORIQUE DES ÉVÉNEMENS RÉVOLUTIONNAIRES,

Depuis la fondation de la République jusqu'à présent, rédigé principalement pour les campagnes.

Par Sylvain Maréchal.

A PARIS,

Chez
- Dufart, Imprimeur-Libraire, rue Honoré, maison d'Auvergne, N°. 100, Section des Tuileries.
- Basset, rue Jacques, au coin de celle des Mathurins.
- Langlois, Imp.-Libr., rue Thionville.
- Demoraine, rue du Petit-Pont.
- Caillot, Imprimeur-Libraire, rue du Cimetière-André-des-Arts.
- Louis, Libraire, rue Severain.

An III de la République.

AVIS.

Ce Tableau Historique, que nous offrons aux Patriotes des communes et des campagnes, est comme le *Télégraphe*, fidèle des principaux événemens révolutionnaires de l'année. Nous avons tracé, avec exactitude et impartialité, ce que nous avons vû et entendu, sans esprit de parti; mais en même tems attachés aux principes imprescriptibles, qui sont la base éternelle de notre République impérissable. Etranger à toute faction; par conséquent, influencés par personne, nous nous sommes proposés seulement de marquer les variations de l'atmosphère politique; ensorte que chaque décade de

l'an II de la République, a eu, pour ainsi dire, sa couleur et sa température, comme dans le système astronomique où le mois de janvier ne ressemble pas au mois de mai. On aimera à repasser ces différentes époques, et jetter un coup-d'œil sur les abîmes au bords desquels nous nous sommes trouvés, et on aura plus de motifs d'aimer la République conquise, à travers tant de dangers et de sacrifices. On se sentira en même tems prémuni contre les nouveaux pièges qu'on voudroit nous tendre; mais qu'une cruelle et fatale expérience nous a appris enfin à éviter.

TABLEAU HISTORIQUE

DES

Evénemens Révolutionnaires de la République Française:

Par SYLVAIN MARÉCHAL.

VENDÉMIAIRE.

PATRIOTES DES CAMPAGNES,

C'EST principalement pour vous que la révolution aura été faite; il doit vous être intéressant d'en connoître les époques et d'en suivre les mouvemens. La RÉPUBLIQUE FRANÇAISE, dont vous êtes les membres les plus précieux, sous tous les rapports, a recommencé, à bien dire, que du 22 septembre dernier, jour anniversaire de sa fondation, et de l'abolition de la royauté. C'est de ce moment de

A que

nous pouvons avec confiance nous regarder comme de vrais Républicains.

D'abord, nôtre calendrier est changé; et vous ne regretterez pas l'ancien, quand vous vous serez familiarisés avec le nouveau; vous n'y lirez pas les noms d'une foule de personnages, ou fainéans, ou malfaisans, que le clergé, pendant 18 siècles, vous proposa pour modèles; il vous les représentoit semblables à lui. Aux fêtes du mensonge et de la superstition, d'autres sont substituées que vous pourrez chômer sans rougir. La fête de la Vertu ou de la Fraternité vaut bien, sans doute, le jour de la conception d'une femme, vierge et mère tout ensemble, et sans la participation de son mari commode.

C'est à cette même époque que la Convention s'est déterminée pour les grandes mesures révolutionnaires, les seules qui peuvent nous sauver; environnés comme nous le sommes par tant d'ennemis à l'exterieur, et trahis par tant de faux amis du dedans.

C'est alors que le Nord de la République se leva en masse et devança

le première réquisition. Alors aussi, les citoyennes de tous les départemens, arborèrent sur leurs têtes, pour ne plus les quitter, les couleurs nationales. Et pourquoi nos mères, nos sœurs, nos filles, nos compagnes ne se feroient elles pas un honneur de porter la cocarde de la liberté, ce signe de ralliement de tous les bons patriotes? Le patriotisme n'a point de sexe.

Les premières décades de la deuxième année seront à jamais remarquables par la conquête que nous fûmes obligés de faire de Marseille, de Bordeaux, de Lyon; et encore par la félonie des Anglais dans l'infâme Toulon.

Les accapareurs, les mauvais riches, les amis du ci-devant roi, les fédéralistes et bien d'autre citoyens suspects, affamoient le peuple, et dans peu, l'eussent réduit à n'avoir ni chaussures, ni vêtemens, les braves sans-culottes étoient à la veille de manquer de tout; la disette des choses de première nécessité se faisoit sentir au milieu de l'abondance. Il fallut bien en venir à une taxe du prix de toutes les

denrées et fournitures dont on ne peut se passer pour conserver son existence; les hommes libres sont plus jaloux de vivre que les esclaves, sur-tout après avoir purgé la patrie des rébelles fanatisés, dans la Vendée et dans les Départemens voisins. Heureuse la République si les généraux d'armée eussent profité mieux des beaux exemples que les volontaires n'ont cessé de leur donner. Heureux aussi les bons citoyens, s'ils se voyoient délivrés de tous les frélons qui sèment le trouble dans la ruche.

La Révolution a donné des aîles au châtiment pour atteindre le crime. Précisément le 5 octobre 1793, jour anniversaire du 5 octobre 1789, si fameux par les attentats de Marie-Antoinette contre la nation, et par la trop douce vengeance que les citoyennes de Paris allèrent en tirer au château de Versailles; cette même Antoinette fut enfin traduite au tribunal révolutionnaire. Elle se montra sur le fauteuil des accusés, ce qu'elle avoit été sur le trône des despotes. Dissi-

mulée et affectant une contenance calme ; elle nia presque tous les délits qui lui furent imputés, et jetta tout le poids de ses crimes sur la tête de défunt son mari. C'est ainsi qu'en agissent entre eux les scélérats consommés.

Honnêtes cultivateurs, qui, d'entre vous n'a pas connoissance des mauvaises mœurs, et des crimes d'état de cette femme étrangère, qui est venue apporter en France le déficit, la famine et la guerre civile. Vous avez entendu parler de Messaline, de Brunehault, de Frédegonde, de Marie de Médicis. Marie d'Autriche les surpassa toutes. Bien avant la révolution, Antoinette trompoit son imbécile mari, encherissoit à la cour sur les déportemens de la Dubarry, gaspilloit les revenus de l'état pour payer ses fantaisies et salarier ses favoris, ses favorites. Des provinces entières étoient en friche, faute de quelques avances ; et Marie-Antoinette prodiguoit plusieurs millions à l'embellissement de ses jardins anglais de Trianon, sans compter les sommes immenses qu'elle faisoit passer *Incog-*

nito à son digne frère, l'empereur Joseph II, pour l'aider à empêcher les Pays-Bas de se rendre libres.

Depuis la révolution, a-t-elle cessé de correspondre avec la cour de Vienne, et de lui envoyer les instructions nécessaires pour étouffer notre liberté au berceau, et nous rattacher au trône, comme des forçats à la galère? C'est elle qui creusa, avec l'aide de Calonne, Clugni et Necker, ce gouffre où la France entière alloit être précipitée, si la liberté ne fût venue nous arrêter au bord du précipice. C'est elle qui, dans l'orangerie de Versailles, versoit rasade au régiment de Flandre et aux Suisses, pour les exciter à faire main basse sur notre assemblée nationale. C'est elle qui, son enfant dans ses bras, vint s'asseoir à la table des gardes du corps, devant eux foula aux pieds notre cocarde, et leur fit promettre d'accompagner à Metz le roi fuyard. Mais Capet et Antoinette en furent pour leur vin et leurs caresses perfides. C'est elle qui voulut deux fois affamer Paris, n'ayant pu venir

à bout de persuader aux Gardes-Françaises, au régiment Cravatte et à Château-vieux, de tirer sur le peuple. C'est elle qui payoit une foule de mauvais papiers, dans lesquels la nation étoit indignement calomniée.

C'est cette méchante femme qui, amenée à Paris, se conduisit au château des Tuileries plus mal encore que dans celui de Versailles. Entourée de prêtres réfractaires et de chevaliers du poignard, conseillée par Lafayette, trop bien servie par des intrigans, caressant les députés sans vertu, menaçant ceux qui montroient plus de caractère et de patriotisme, faisant nommer pour généraux et pour ministres des créatures vendues à son parti, corrompant les écrivains sans principes, ayant à sa solde des mouchards dans tous les groupes du peuple, achetant les décrets par l'entremise de Mirabeau et autres. Dès 1790 elle méditoit la fuite de 1791 à Varennes, et l'insigne trahison du 10 août 1792. Du fond de ses petits appartemens, elle *mitonnoit* une contre-révolution qui eut fait égorger la moi-

té de la France par l'autre, et cette guerre offensive qui nous mit toute l'Europe sur les bras, et causa la perte d'un million de braves Français; c'est elle qui, après avoir *arrangé* de sang-froid le massacre des patriotes au Champ-de-Mars autour de l'autel de la patrie, le 17 juillet; n'ayant pu les égorger tous, voulut les asservir légalement à la monarchie, en faisant reviser sous ses yeux la première constitution. Elle étoit l'ame de ce petit comité autrichien, ainsi appelé à cause de la correspondance intime qui lioit le cabinet des Tuileries avec ceux de Coblentz et Vienne. C'est là qu'elle persuada à son mari de frapper de son *Veto* la loi contre les princes rébelles, celle contre les émigrés, et enfin, celle contre les prêtres. Antoinette Capet, une fois que nous fûmes en guerre, instruisit nos ennemis de tous nos plans de bataille; ensorte que les Autrichiens, les Prussiens et les émigrés savoient ce qu'on alloit leur faire, avant même que nos soldats en reçussent l'ordre.

La journée du 10 août, de l'an dernier, mit le comble à la scélératesse d'Antoinette.

La veille, et pendant la nuit, on la vit, comme à l'orangerie de Versailles, verser elle-même à boire aux Suisses dans la salle des gardes du château des Tuileries; et le vin qu'elle leur faisoit prendre avoit été sous ses yeux mixtionné, avec de la poudre à canon. Elle les aida à faire des cartouches dont elle mâchoit les balles. Bons villageois, vous aurez peine à croire ce fait. Il est contenu tout-au-long dans l'acte d'accusation dressé contre la ci devant reine de France. A l'abri, dans la salle de l'assemblée législative assez lâche, ou plutôt assez perfide pour donner azile aux auteurs du plus grand de tous les forfaits, on vit Antoinette tressaillir de joie au premier coup de canon qu'elle entendit, comptant bien que c'étoit là le signal d'une Saint-Barthelemi des patriotes.

Renfermée dans la prison du Temple, hors d'état de faire du mal à la na-

tion, et ne pouvant vivre sans en faire, son fils, digne rejetton d'une telle souche, a déposé entre les mains des magistrats du peuple, avoir reçu de sa mère les premières leçons de la débauche, et des vices les plus honteux. Ce dernier trait achève le tableau; et parmi les supplices connus, il n'y en avoit pas d'assez grands pour punir de telles horreurs: mais le peuple Français est justicier et point féroce. Antoinette en fut quitte pour perdre la tête, sous la hache des loix. En vain, tout le long de la route et sur l'échafaud, voulut-elle affecter le maintien de l'innocence; personne ne fut dupe de cette hypocrisie; le citoyen le plus sensible ne fut pas des derniers à applaudir au coup de la mort qui délivra la France et l'Europe de la plus perverse de toutes les créatures.

L'exécution ne fut accompagnée d'aucun accident, ni suivie d'événemens sinistres. Jadis un tel acte eût produit une commotion. Le supplice de la ci-devant reine ne différa presqu'en rien de celui de toute autre femme crimi-

nelle. Ce qui prouve les progrès d l'esprit public, et la chûte prochain de tous les préjugés tant politiques qu religieux.

Habitans des campagnes ! un fa qui se passa au tribunal révolution naire à la dernière audience du pro cès de Marie-Antoinette vous fera plaisi à connoitre : A la lecture du jugemen qu'lqu'un dans la foule s'avisa de crie *bravo* : le président du tribunal élev la voix, et dit : Citoyens, sachez qu la veuve Capet une fois condamnée mort, n'appartient plus qu'au malheu et à l'humanité, ect.

Ce mot du premier juge fit impres sion, et le silence le plus imposan régna jusqu'à la fin de la séance. Par fut calme. Une multitude immense s pressa sur le passage d'une fille et tant d'empereurs, d'une reine de France assise dans une charette, les mains lié derrière le dos, une simple cornet sur la tête. Elle reçut un peu tar une leçon d'égalité ; elle qui jadis ma choit d'un pas si fier dans sa superb galerie de Versailles ou de Saint-Clou

s'appercevant à peine des hommages qu'on lui rendoit en tremblant.

Le soleil ne prit point le deuil; au contraire, il parut jaloux d'éclairer le supplice d'une femme ci-devant reine altière et dissipatrice, épouse galante, mère équivoque, et de mauvais exemple; monstre d'ingratitude et de perfidie envers un peuple généreux et débonnaire, qui trop long-temps toléra ses vices, et pardonna ses foiblesses. Que de maux eût fait à la France un tel caractère, si l'ancien régime eût subsisté plus long-temps, ou si une contre-révolution se fut effectuée! Grace aux lumières de la raison, propagées dans presque toutes les classes des citoyens, les grands scélérats des deux sexes ne sont plus à craindre. La vindicte nationale les attend au premier crime.

La même journée qui vit tomber la tête de l'ambitieuse et perfide Antoinette, offrit, presqu'à la même heure le spectacle touchant d'une fête fraternelle. Ce contraste indique bien le règne de la justice impartiale.

A ce même moment aussi arrivoit

la nouvelle des indignités que les lâches Autrichiens faisoient souffrir au député Drouet, à ce patriote courageux de Sainte-Menehould, qui empêcha le traître Louis Capet arrivé à Varennes, de passer outre, et de gagner la place de Montmédi.

Les préjugés se prêtent un mutuel appui. Il faut donc les attaquer de front, et les combattre tous à la fois. C'est ce que nous faisons. Le despotisme royal une fois abbattu de manière à ne pouvoir plus s'en relever, il faut songer à détruire la superstition religieuse; pour y parvenir, nous avons fait disparoître tous ces signes honteux de la crédulité de nos bons aïeux. En conséquence, la vue de nos magistrats s'est portée sur toutes ces petites figures de pierre ou de bois, aussi grossières que le culte qu'on leur rendoit. Le voyageur sur les grandes routes, ne se trouve plus désagréablement affecté à la rencontre de toutes ces croix, de tous ces calvaires, de tous ces saints magots qui déshonoroient les places publiques. Laissons aux Espagnols, aux

Piémontais et aux soldats du Pape, le soin de porter sur eux des petits bons-dieux de cuivre ou des scapulaires de bois. Nous n'avons pas eu besoin de chapelets, pour défendre Perpignan, et pour vaincre les Autrichiens, et les repousser loin des environs de Maubeuge. Les soldats de la République seroient invincibles, s'ils avoient des généraux vraiment sans-culottes de cœur et d'esprit, et non pas de la trempe de ce traître Gauthier, qui fut destitué sur le champ de bataille même. Bel exemple à suivre par tous les régimens! Récompensons largement, punissons sévèrement, et tout de suite.

De tous les actes de rigueur, ou plutôt de justice, émanés de la Convention, il n'en est pas qui lui fasse plus d'honneur, et lui gagne d'avantage notre confiance, que d'avoir livré aux tribunaux Perrin, l'un de ses membres, le seul admis au comité des marchés, qui eût assez peu d'ame et de patriotisme, que de spéculer sur la nation, et de faire, au nom de la

publique, des achats de fournitures pour l'armée, sur lesquels il bénéficia pour son propre compte d'une somme de cinq à six cens mille livres. Ce mauvais citoyen, fort riche déjà par lui-même, fut condamné à six heures d'exposition sur la place de la Révolution, et à douze années de fers. Le député fut exposé pendant six heures en plein jour, aux justes avanies d'un bataillon de l'armée révolutionnaire, qui, précisément ce jour-là, passoit en revue.

Quand un peuple est sûr que justice lui sera faite sans exception de personne, avec quel courage il vole à l'ennemi! Rien ne lui résiste. On se bat pour la garde de ses foyers avec plus de zèle, quand on sait que la loi veille sur les propriétés, en l'absence des propriétaires; quand on sait aussi que l'accapareur avide ne pourra pas profiter des circonstances malheureuses, pour s'engraisser, en nous rendant étiques.

Le premier mois de la deuxième année de la République nous offre

de grands événemens, et quelques pas de plus faits vers la raison et le bien de tous. Une grande ville, la première après Paris, devenue rebelle, a été réduite et châtiée. Les autres rebelles fanatiques de la Vendée ont essuyé de grands échecs, et on n'en auroit plus parlé si des intrigans qui se sont glissés dans nos armées, n'étoient venus à bout de faire de cette guerre une opération de finance, un commerce criminel et dont les agens, tôt ou tard, ont été punis. La plus coupable des femmes de ce siècle, a reçu la peine due à ses forfaits, et ce grand exemple de justice a été courageusement donné par un peuple cerné de toutes parts par des ennemis puissants, mais qui préfère encore quelques années de combats de plus, s'il le fut, à la honte de mendier la bienveillance de ses voisins, en faisant grace à la ci-devant reine. Le fanatisme religieux n'existe plus. De tous côtés, dans les campagnes comme au sein des villes, on est las des prêtres; on ne veut plus recevoir dans

la ruche des guêpes pernicieuses et méchantes qui consomment toute la cire, et mangent tout le miel sans travailler, sans partager les dangers de la chose publique. Le département de la Nièvre a balayé de son territoire tout ce qui restoit encore de clergé assermenté ou non. Les églises sont transformées en granges, ou en salles d'assemblées populaires. On ne chante plus vêpres en France, on n'y débite plus de sermons; mais les mœurs commencent à refleurir, à la place de la superstition. Chaque jour de décade les familles se rassemblent chacun chez elles; le chef de la maison, ou le plus âgé des pères adresse tout haut son cantique et sa prière à la bonne mère nature qui prend soin de tous ses enfans; on répète la prière de ce pontife en cheveux blancs. On chante, après, une hymne patriotique; on s'embrasse, puis on se met à table gaiement, et le ciel se plaît à entendre tout cela dicté par le cœur, sans avoir besoin d'un vicaire ou d'un

chapelain. La moisson n'en est pas moins belle, ni la vendange moins bonne. Le tonnerre n'a pas mis le feu à nos greniers d'abondance ; au contraire, il en est résulté un bien pour le citoyen indigent. Toute l'argenterie des églises est allée se fondre dans le creuset national, et les braves sans-culottes qui combattent sur les frontières, s'en ressentiront, quand ils auront fait usage des dix à douze millions qu'ils ont trouvés dans deux ou trois petites villes prises à l'ennemi ; il est vrai que Valenciennes est en son pouvoir. Il est vrai que l'infâme Toulon a toujours garnison anglaise. Il est vrai que les maisons de commerce opulentes ont de la peine à se faire au maximum, et obstruent autant qu'elles peuvent la circulation des grains et des marchandises. Mais, ceux des citoyens égarés ou craintifs, qui s'obstineront à ne point aller au pas, y doivent être mis par l'armée révolutionnaire qui s'organise et se prépare à purger le sol français de la contagion

aristocratique, fédéraliste et usuraire ! Honnêtes cultivateurs qui ne vous êtes jamais refusés au premier cri de la patrie souffrante, n'appréhendez pas l'approche de ces fiers enfans de la révolution, qui se consacrent au triomphe de la justice. Ce sont des frères d'armes, qui n'en veulent point au chaume de l'indigent, qui respectent les fortunes médiocres, acquises par un travail utile et respectable ; mais ils ne feront point de quartier aux châteaux qui restent encore debout, comme pour insulter à la sainte égalité, ni à ces grosses fermes où l'opulence brave au sein de l'égoïsme, les loix bienfaitrices de la fraternité. L'armée révolutionnaire ne sera toujours composée, sans doute, que de vrais sans-culottes, naturellement amis de l'équité, mais sans pitié pour ceux qui spéculent sur la misère publique. Force à la loi est leur mot d'ordre.

Vous bénirez leur passage, vous qui n'avez point attendu la réquisition des grains pour porter les vôtres

au marché, comme de coutume; vous qui savez vous contenter d'un gain suffisant pour subvenir aux charges de votre nombreuse famille; qui avez doublé de zèle et d'industrie pour obliger, pour ainsi dire, la terre à compenser d'un côté les ravages dont on la souille de l'autre; vous, qui ne regrettez point le temps de vos seigneurs, de vos baillis, de vos subdélégués, des commis ambulans, de la corvée, de la taille, de la dîme, et qui pensez que l'affranchissement de toutes ces servitudes honteuses et dilapidatrices, vaut bien qu'on fasse quelques sacrifices.

Le silence et la solitude des campagnes, servent aussi de retraite à quantité d'hommes pervers, qui redoutent l'œil vigilant de la magistrature éclairée des villes. Ils espèrent miner sourdement l'arbre de la liberté en offensant ses racines. Ce sont des chenilles rampantes, qui, sans faire de bruit, sans se montrer, rongeroient jusqu'au cœur, si on les laissoit faire. Ils font pis encore, ils s'em-

parent de l'esprit des bonnes gens du hameau où ils se cachent. Ils exagèrent les inconvéniens de la révolution, en taisent les avantages; et l'on est tout étonné de voir un canton entier devenu fanatique et contre-révolutionnaire. C'est à ces gens-là que l'armée révolutionnaire dut s'adresser de préférence: c'est à ces sangsues qu'elle fit rendre gorge; car les mauvais citoyens ressemblent à ce rat du bon Lafontaine, tapi au fond d'un fromage de Hollande; ils voient d'un œil sec les pleurs de la patrie en danger, sans en perdre un coup de dent. Les grands jours de la justice universelle sont arrivés: il faut que la République en devienne le sanctuaire, dût-il en coûter du sang: doit-on en être avare, quand il est corrompu?

Tous nos maux ne viennent que de n'avoir pas été sévères d'abord. Il y a de l'humanité autant que de prudence à l'être à propos. Il est un terme pour émonder les arbres; trop tard, on les blesse, et ils meurent.

La République ressemble à nos jardins; pour leur faire rapporter de bons fruits, il faut retrancher les branches pourries ou qui ne donnent qu'un vain feuillage. Il faut jetter au feu tout le bois mort, sans sève, on ne doit y laisser rien d'unitile. A plus forte raison tout ce qui est nuisible doit-il être mis de côté. Il n'y a pas de considérations qui tiennent; tous les intérêts particuliers s'éclipsent devant le bien public. Qu'on se rappelle la conduite qu'on a tenue envers Lafayette et Dumouriez; si, quand ces deux traîtres vinrent insolemment se montrer à Paris, il s'étoit trouvé alors un brave sans-culotte (mais il n'y en avoit pas encore) pour leur brûler la cervelle, au sortir de l'assemblée natoinale; ou du moins, si on eût mis la main sur leur personne, ils ne se seroient point soustraits à la vindicte du peuple; nous n'aurions pas le déplaisir de les savoir impunis, s'applaudissant peut-être du mal qu'ils nous ont fait, et bravant, dans leur retraite ignorée, une nation trop con-

fiante et trop généreuse. Les choses ne vont bien, que depuis qu'on à renoncé à ce modérantisme, qui nous eût ramené droit ou nous étions en 1788. Les faveurs d'un despote font fleurir les petits talens; la sévérité d'un gouvernement libre produit de grandes vertus.

Jusqu'à l'entier affermissement de notre République, soyons donc sévères les uns envers les autres, ne nous passons rien. Surveillons nous, disons-nous avec franchise nos vérités, nos erreurs et nos torts. La patrie est une bonne mère qui ne caresse point ses enfans jusqu'à les étouffer, mais qui les sauve d'eux-mêmes par d'utiles rigueurs.

BRUMAIRE.

Au commencement de ce mois, les rebelles de la Vendée eurent quelques petits avantages : ces petits échecs ont tourné à notre profit, puisqu'ils ont précipité le départ de nos jeunes volontaires de la première réquisition. Leurs adieux nous promettent les plus brillans succès. Ils ont quitté leurs foyers en héros. Aussi, l'arrivée de Philippe d'Artois, annoncée avec fracas, ne s'est point confirmée. Le ci-devant comte ne se pressera point de rentrer dans un pays où tout le monde est soldat au premier cri de la patrie en danger, dans un pays où les villes qui se rendront sans avoir soutenu au moins un assaut, seront effacées du territoire de la République : rigueur salutaire chez un peuple qui veut être libre à quelque prix que ce soit.

Mais il faut des armes pour cette levée de jeunes Citoyens qui du soir au matin sont devenus guerriers. Elles sont toutes trouvées chez les gens suspects

qu'il est bon de réduire à l'impuissance du mal. Une autre mesure non moins urgente et non moins juste, c'est celle de distribuer toutes les propriétés des aristocrates rébelles aux braves sans-culottes qui les combattent. Ce droit de la guerre est incontestable.

Tandis que d'un côté on met fin à cette exécrable Vendée, d'un autre côté on entame le procès des principaux chefs du fédéralisme. Il y avoit des talens précieux, de grands moyens dans cette coalition : elle n'en étoit que plus coupable. La plupart d'entr'eux n'ont osé voter la mort du tyran, ils en vouloient appeler au peuple. C'étoit faire injure à la nation française, en la croyant capable de balancer entre le régime du despotisme et le règne de la liberté. Parmi les vingt-un accusés, quelques-uns avoient rendu des services à la chose publique. Mais pourquoi se démentir, et changer de visage? Doit-on composer avec ses devoirs?

L'un, (Brissot) anglais par principes, ne croyoit rien au-dessus du gouverne-

ment britannique, et n'étoit pas éloigné de reconnoître en France un autre Cromwel dans la personne de Lafayette, Dumouriez, Custine, ou tel autre.

L'autre alloit encore plus loin, et vouloit greffer une branche de la maison royale d'Angleterre, sur la tige des Bourbons. Le soi-disant diplomate Carra n'avoit pas craint de nous proposer le duc d'Yorke pour roi.

Un autre, (Genlis-Silleri) digne serviteur de son maître Philippe d'Orléans, soi-disant Egalité, en avoit tous les vices, seulement il savoit mieux les cacher; mais il eût été le premier à tomber aux pieds d'un despote, lors d'une contre-révolution

Un autre, (c'est Fauchet, évêque du Calvados) toujours prêtre au fond de l'ame, n'eût pas été faché de voir sa patrie démembrée, pourvû qu'on lui eût conservé sa crosse et sa mître, dût son pays passer sous le joug d'un tyran étranger. Il s'étoit si bien montré au siège de la Bastille! Quel dommage que l'ambition et le fanatisme sacerdotal s'en soient mêlés!

Un autre, doué du talent de la parole, (Vergniaud) n'avoit pas su se garantir de la contagion fédérative : lui et ses compagnons d'armes, Gensonné, Ducos, ect. depuis le supplice de Capet, ils entravoient le cours des opérations de l'assemblée conventionnelle, et la compromettoient dans chaque séance par leurs querelles; rien ne se faisoit. L'ennemi profitoit de nos dissensions intestines, les Départemens se détachoient insensiblement du tronc; Valenciennes se rendoit d'un côté, et de l'autre Toulon ouvroit ses portes. Encore un peu de temps et la République française n'eût été qu'un objet de pitié et de honte. Le fédéralisme du Calvados prenoit tous les jours des forces, et pour hâter le dénouement, il faisoit assassiner l'Ami du peuple dans son bain; la femme chargée de ce crime, en arrivant à Paris pour le commettre, avoit mis pied à terre chez Duperret.

Plusieurs de ces mandataires infidèles répondirent aux jurés et aux juges avec une sorte de fermeté; mais plus de

cinquante cartons regorgeoient des témoignages écrits contr'eux, la plupart de leurs mains, sans compter les dépositions.

Peut-on y penser sans frémir? Brissot et ses complices n'eurent rien à répondre quand on les accusa d'avoir salarié les assassins du 2 septembre 1791 : pendant le massacre des prisons, Brissot, Pétion et autres étoient à table, et, le verre à la main, attendoient gaiement la fin des proscriptions dont ils avoient donné la liste et le signal. A chaque récit d'un d'un nouveau carnage dont on venoit d'heure en heure leur rendre compte, ils buvoient à la révolution. Et quel étoit le but de cette boucherie d'hommes? Un forfait plus grand encore. Ils avoient conçu l'horrible espoir de diffamer Paris, de le faire regarder comme une ville de sang, et d'appeler contr'elle tous les Départemens pour la détruire, au point que l'étranger (comme l'a dit naïvement un d'eux, Isnard) n'en eût point trouvé de traces sur les bords de la Seine. Et pourquoi cette haine, cette animosité contre Paris,

parce que les bons sans culottes de cette cité, le premier berceau de la liberté, vouloient dans les représentans du peuple plus de patriotisme que de talens, et ne pouvoient souffrir des représentans disposés à entrer en accommodement avec le château des Tuileries. Vergniaud n'a pu jamais se laver du reproche d'avoir ménagé Capet, et voulu détourner de cette tête couronnée la vindicte nationale.

Déjà condamnés au tribunal de l'opinion, leur jugement par l'aréopage révolutionnaire ne tarda point à confirmer la voix du peuple: nos vingt-un députés accusés ne se montrèrent pas autant de Socrates; tant qu'ils eurent quelqu'espoir, ils gardèrent un maintien décent; mais du moment qu'ils se virent perdus sans ressource, ils entrèrent dans des fureurs indignes du titre auguste qu'ils avoient porté. Un d'eux se sentant apparemment trop foible pour soutenir l'attente et les accessoires du supplice, se fit justice en se poignardant lui-même. A cette vue ses camarades se levèrent de dessus leurs

sièges, en appelèrent aux assistans et manquèrent de respect à la nation jusqu'à jetter quantité d'assignats aux citoyens présens à leur condamnation, pour les engager sans doute à les soustraire au glaive de la loi. Ce dernier trait détruisit tout sentiment de pitié à leur égard. Les assignats furent mis en pièces, ou rapportés fidèlement sur le bureau du président, et les malédictions poursuivirent les criminels jusqu'à l'échafaud. On vit tomber leurs têtes sans émotion, sans regret.

Périssent ainsi tous ceux dont le cœur est brûlé par l'ambition, ou desséché par l'égoïsme! Ce grand exemple de sévérité ne sera point perdu; il donnera à nos ennemis l'idée qu'ils doivent avoir d'une grande nation forte encore plus de ses principes et de sa moralité, que de ses armes et de son courage. Cet événement fut vu des autres sections de la République comme à Paris: Il n'y eut point de mouvement, point de réclamation; l'ordre n'en fut nullement troublé, bien au contraire; on n'en poursuivit qu'avec plus de ri-

gueur les filles publiques, les rébelles de la Vendée, les accapareurs et les aristocrates; les soldats de la République n'en combattirent pas moins heureusement les autrichiens à Warneson, les piémontais à Nice et les anglais à Toulon.

La Convention, de son côté, se signala par une loi long-temps desirée et attendue avec impatience; l'égalité des partages entre tous les enfans d'une même famille. Par une sorte vanité, jadis dans certains Départemens l'aîné avoit le principal lot, pour soutenir, disoit-on, l'éclat du nom, la gloire du chef de la maison; en sorte que la société civile qui a dû se modéler sur la nature, la contrarioit dans la distribution des biens patrimoniaux: de-là l'inégalité monstrueuse des fortunes et tous les maux qu'elle entraîne à sa suite; de-là les rivalités, les haines héréditaires, qui troubloient la paix des ménages et occupoient tous les tribunaux de leurs scandales.

Après Paris, Versailles est la ville de France qui a fait le plus de sacri-

fices à la révolution : un décret la déclare avoir bien mérité de la patrie : voilà bien le caractère républicain ; trois mots suffisent pour récompenser une ville entière de tant de dévouement et de services rendus à la chose publique. C'est dans le même esprit qu'a été porté le décret qui condamne à être rasées les villes qui ne feront aucun effort pour repousser les armées rébelles. Il ne faut point de demi mesures, elles ont perdu les empires les plus puissans. Tout doit marcher dans le même sens.

Mais la justice avant tout, l'équité par-dessus tout. Marchands avides, qui surfaites sur toutes les denrées de premières nécessité, et qui spéculez sur la misère du peuple, la loi du maximum vous fit jetter de hauts cris. Vous vous dites ruinés, parce que vous ne gagnez plus tant. Quavez-vous à vous plaindre ? une seconde loi vous indemnise, quand il sera bien prouvé que vos emmagasinemens ne sont point des accaparemens scandaleux. Il n'est pas nécessaire pue plusieurs particuliers

s'enrichissent, et deviennent millionnaires; mais il faut que tout le monde vive, et sur-tout les bons sans-culottes des campagnes et des villes: c'est par eux et pour eux que la révolution est faite. Le maximum est une dette qu'on avoit contractée envers eux. Malheur aux gros négocians qui s'y refusent en l'éludant! car aussi, il n'est pas juste que le peuple meure de faim sous les yeux de quelques agioteurs avides de gain, et qui croient tout bouleversé parce qu'ils éprouvent une baisse subite dans leurs bénéfices.

D'un autre part, si malgré le maximum et la ressource des travaux publics et celle des hospices, on rencontroit encore des mendians, à coup sur ce seroient des individus suspects, et mal intentionnés que la République ne doit pas souffrir dans son sein: un décret les condamne à la déportation dans l'isle de Madagascar. Peut-être eût-il mieux valu renfermer ces fainéans ou mauvais sujets dans des maisons désertes, pour y être employés utilement au profit de la nation; ils y repren-

droient probablement l'habitude et le goût du travail

La hache des lois ne doit se reposer que quand il n'y a plus de têtes coupables à frapper. Les prisons de Marseille, de Bordeaux et de Ville Affranchie renfermoient de grands scélérats. Biroteau et ses complices y reçurent leur salaire; mais Paris devoit être le lieu du supplice de Philippe Egalité, ci-devant d'Orléans. Ce monstre sans caractère avoit commis tous les crimes; sans mœurs comme sans génie, il ne vouloit une révolution que pour lui seul, et s'il vota la mort du tyran son cousin, c'étoit dans l'espoir de lui succéder un jour sur le trône; mais il ne le remplaça qu'à l'échafaud, au bruit des applaudissemens d'un peuple qui compatit à la foiblesse, mais qui ne fait point de grace aux ambitieux.

La femme Rolland, sous le fer de la guillotine, n'intéressa pas d'avantage; fidèle à ses penchans jusqu'à la dernière heure. Une républicaine qui seroit morte pour son pays, ou qui auroit eu le sentiment intime de son in-

nocence, eût gardé un autre maintien.

Mais laissons les faux patriotes subir la peine dûe aux maux qu'ils vouloient causer à la République, pour porter nos regards sur le succès de nos armées à presque tous les points de la frontière, et sur nos fabriques d'armes en pleine activité dans presque toutes nos villes, et principalement à Paris. Les ci-devant palais et jardins de plaisance sont métamorphosés en arsenaux et en fabriques; mille fusils par jour sortent des ateliers seuls de Paris. Toute l'Europe n'en sauroit fournir autant dans ses manufactures.

Que diroit le bon J. J. Rousseau, s'il pouvoit être le témoin de cette activité infatigable d'une nation à qui rien ne coûte, pourvû qu'elle se maintienne libre. Il n'avoit pas si bonne opinion des français, peut-être parce qu'il en fut persécuté. Mais la convention se hâte de réparer les injustices d'un ministère corrompu et qui craignoit les lumières. Un décret porte qu'il sera élevé à Paris une statue à ce philosophe, qui le premier, salua

le PEUPLE du nom de SOUVERAIN, réclama les droits de l'homme, et enseigna l'éducation qui convient aux enfans de la patrie, nés pour vivre égaux, indépendans et vertueux.

Sublime auteur du contrat social, et d'Emile : nous aurions ton estime, à présent que nous nous sommes appliqués les conseils que tu donnas jadis en pure perte aux polonois. Nous en profitons plus qu'eux ; nous tenons tête, non-seulement à l'Autriche et à la Prusse, mais encore à presque tout le reste des autres tyrans, qui s'attendoient à ne pas trouver en France plus de résistance que dans la Pologne. C'est dans tes écrits, sage et fier genevois, que nous avons nourrie ce feu sacré de l'indépendance, éteint chez presque tous les autres peuples du globe.

Patriotes des campagnes, le nom de J. J. Rousseau vous est connu, et ses saintes images sont placés sous vos toits de chaume. Vous lui devez cet hommage. Il ne parloit qu'avec un saint respect et un attendrissement

qui

qui alloit jusqu'aux larmes, de bons villageois. Il aimoit à vivre avec eux. A Montmorency, il fuyoit le château du prince pour aller converser avec le laboureur, et étudier la nature auprés des enfans de la ferme. Pères de famille, lisez son livre sur l'education, vous n'y apprendrez pas à aimer ceux à qui vous avez donné le jour, la tendresse paternelle ne s'apprend pas; mais ce livre vous donnera de bons avis, pour en faire des citoyens, des hommes. Mères de famille, faites vous lire par vos maris les pages de ce beau livre qui vous concernent; et vous bénirez tous l'auteur.

Le bon J. J. Rousseau n'aimoit pas les prêtres, et sur-tout les évêques. Qui est-ce qui les a jamais aimé de cœur, on les a toujours craint.) oh! comme il eut applaudi à la motion des citoyens de Versailles, demandant à la convention de laisser vacant le siège épiscopal de cette ville, et d'habiller les braves sans-culottes avec le prix qui proviendroit des ornemens d'église, et des outils d'or ou d'ar-

gent pour dire la messe ! ils sont remplacés à la barre par l'évêque de Paris lui-même, accompagné de son état-major, ses vicaires, et autres compagnons de charlatanerie. Tandis que dans la Vendée, on voudroit donner à la guerre civile qui s'éteint le caractère d'une guerre religieuse ; il est consolant de voir le département de la Nièvre et celui de Paris délivrés de tous leurs prêtres sans coup férir !

Habitans des campagnes ! qui tenez encore à vos vieilles habitudes, bonnes femmes qui tous les dimanches alliez à la messe plutôt par routine que par dévotion, ne vous effarouchez pas; et pour vous calmer un peu, ou plutôt pour donner la mesure de ces hommes à cheveux courts, qui se mocquoient de vous, quand vous étiez sortis de leurs confessionnaux, et qui rioient de votre bonne foi, songez donc que les brigands de la Vendée avoient pour chefs des prêtres. Ce sont des prêtres qui, la torche et le poignard d'une main, l'évangile et l'étole de l'autre, conduisoient les gens simples des campagnes, et les tranformoient en loups

dévorans. Vos maris, vos enfans, vos pères massacrés dans tout le cours de cette exécrable guerre de la Vendée, l'ont été de la main des prêtres ou par leur ordre. Voilà les prêtres; ils sont tous de même, et le meilleur n'en vaut rien. Ils vous trompent, pour vivre à vos dépens, ou vous font égorger quand vous vous lassez de nourrir ces fainéans, et de leur payer fort cher des orémus qui ne vont point jusqu'au ciel; car s'il y a un Dieu juste et bon dans le ciel, il rejette les prières d'un prêtre vindicatif et fourbe.

Eh! disons nos prières nous-mêmes. Ne sommes-nous pas assez grands pour cela? faisons mieux; n'ayons pour Divinités que la Raison, l'Indépendance, l'Egalité, l'Amour Fraternel. Ces Dieux-là, si nous leur rendons un culte assidu, feront plus de prodiges que Sainte-Geneviève n'a jamais fait de miracles. Cette bienheureuse, ainsi que beaucoup de saints, ressembloit aux mauvais riches ou aux avares qui ne sont bons qu'après leur mort.

Tous ces saints d'or et d'argent ne servent à quelque chose que depuis leur translation à la monnoie nationale. Ils aideront à la solde de nos braves volontaires dont quelque uns manquoient de tout. Au lieu d'aller perdre notre temps à écouter des prêtres menteurs, occupons-nous des habits de nos troupes, et partageons nos alimens avec nos frères d'armes. Ils s'exposent à la mort pour nous; ne les laissons pas exposés à l'intempérie des saisons; occupons-nous d'eux seuls, et oublions tout-à-fait les prêtres.

Habitans des campagnes, vous n'êtes plus comme autrefois esclaves des préjugés enfans de la routine; dans les Départemens les plus éloignés de celui de Paris, vous avez fait chorus avec cette bonne ville, et souscrit volontiers à la pétition de la majorité des sections et des sociétés populaires:

« Législateurs, voici ce que nous » venons vous dire, au nom de la » Raison:

« L'immortelle déclaration des droits » de l'homme, garantit la liberté des

» opinions ; par conséquent elle pros-
» crit toute religion dominante,
» c'est à-dire, toute caste privilégiée,
» salariée des deniers de la Répu-
» blique, à l'exclusion de toute autre.
« Il est bien temps sans doute de
» ne plus gager d'intermédiaires entre
» des hommes libres et le Dieu des
» hommes libres ;
« Nous vous demandons un décret
» sauve garde des consciences ; une
» loi, puisqu'il en faut une encore,
» par laquelle un citoyen ne soit plus
» obligé de contribuer au salaire des
» prêtres auxquels il ne croit pas.
« Que ceux qui ont encore foi aux
» jongleries les payent ; mais pour-
» quoi assujettir plus long-temps à
» ce tribut honteux le franc républi-
» cain qui n'a d'autre religion que le
» culte de la liberté et l'amour de la
» patrie ?
« Il est temps de renoncer à sala-
» rier le mensonge et la fainéantise.
» Déjà toute société politique ferme
» ses portes à l'individu flétri du nom
» de prêtre. Toute fonction publique

» lui est interdite. Il ne lui reste plus
» d'autre ressource que d'abjurer un
» métier vil et dangereux, pour em-
» brasser telle autre profession dont
» il n'ait pas à rougir.

« La République est une rûche qui
» se refuse à entretenir des frêlons
» incommodes, paresseux et perfides.

« Ce pas de fait, législateurs, vous
» assure la gloire d'avoir porté le der-
» nier coup au fanatisme sacerdotal.

La nation impatiente n'a pu attendre la réponse. Le salaire des prêtres est supprimé par le fait, puisque les tréteaux où ils faisoient leurs tours de gobelets sont à bas et puisqu'eux-mêmes ont été à la barre et même dans la tribune de la Convention, avertir qu'ils étoient des chalartans, et qu'ils vouloient devenir Citoyens. Ainsi donc, accordons un traitement aux infirmes et aux vieillards d'entr'eux : que les autres prennent un métier ou le mousquet ; mais qu'aucun ne remplisse de fonctions publiques ! tout prêtre est suspect.

Ainsi donc la révolution s'achève :

bientôt il n'y aura plus de prêtres ni rois ; pour ceux-ci ce sera un peu plus difficile, mais cela arrivera, et déjà ce grand événement a fait le sujet d'une prophétie représentée sur le théâtre de la République à Paris, sous le titre de jugement dernier des rois. Dans cette pièce on prédit aux républicains de France, que bientôt tous les autres peuples nos voisins nous imiteront, fraterniseront avec nous, en envoyant à Paris de bons sans-culottes représentant les sections de l'Europe, et que là, dans une convention fédérative ils arrêteront de faire main basse le même jour et à la même heure sur la personne de tous les rois, pour les déporter dans une isle déserte et volcanisée ; afin d'être délivrés plutôt de ces ogres couronnés, se déchirant de leurs propres mains, ou consumés par une pluie de feu.

En attendant, le fer des lois et la faulx du temps nous délivrent de nos principaux ennemis tant domestiques qu'extérieurs. Le maire de Paris,

qui, au Champ de Mars, le 17 juillet 1791, a tenu son écharpe municipale dans le sang du peuple, a subi la peine dû à ce forfait le plus grand de tous. Il est suivi de Rolland, Brunet, Houchard, de l'Echelle, ect. Honneur au mois Brumaire de l'an second de la République une et indivisible!

FRIMAIRE.

Du sein de vos campagnes paisibles et où la bonne foi s'est réfugiée, vous ignorez les maux que les aristocrates agioteurs ont voulu causer à la patrie; il n'a pas tenu à eux que le crédit public ne soit ruiné. Tant qu'ils ont pu, ils ont avili le papier national; ce fut au point qu'il perdoit plus de cent pour cent. Le mois frimaire a vu cesser ce scandale ruineux. Voici enfin l'assignat au pair avec l'argent. Les avares et les spéculateurs peuvent enfouir leur or. La rareté du numéraire ne sera plus une calamité. L'agriculture, le commerce et l'industrie n'en ont plus besoin; notre papier monnoie suffit à tout. Indice le plus sur de l'affermissement de notre république naissante.

Chaque jour elle se consolide sur ses bases; elle sera immortelle, car

elle a pour fondemens la justice sévère et la tendre humanité. Familles vertueuses et pauvres (ces deux épithètes ne vont encore que trop souvent ensemble) rassurez-vous; plus de larmes ! La patrie est une bonne mère qui vient à vous. Elle vous rend tous les effets déposés par vous au Mont-de-Piété pour nantissement d'un foible emprunt qui soulageoit à peine votre misère pendant quelques jours; désormais vous n'irez plus mendier des secours à un établissement usuraire qui mettoit le comble à votre détresse sous l'apparence d'allégir le poids de l'infortuné.

Si l'intérieur de la France se purge tous les jours des intrigans qui la tourmentent, des sangsues qui la rongent, au dehors elle obtient de grands succès sur les meneurs couronnés qui tentent tout pour soulever contre nous les peuples neutres. Déjà l'empereur, pas plus heureux que ses devanciers, vient d'échouer auprès des sages habitans de la Suisse. Ils ont senti qu'il étoit de leur intérêt autant que de

leur gloire, de ne point se séparer de nous. Ils se sont rappelés que nos alliances avec eux sont les plus fortes barrières qu'ils puissent opposer à leurs anciens oppresseurs.

Nous nous glorifions du titre de sans-culottes ; et en effet toutes les vertus et les plus beaux traits de bravoure et de générosité consacrent et embellissent ce nom qui déjà fait trembler les trônes de l'Europe et porte l'effroi dans le cabinet des ministres. Pour anéantir les sans-culottes de France, les rois s'y prennent d'une manière bien étrange ; ils vont faire de leurs peuples des sans-chemises réels, et déjà Pitt a mis un impôt sur celles que portent les Anglais. Mais les sans-chemises de Londres ne sont pas si gais que nos braves sans-culottes, depuis que ceux-ci parlent de traverser la mer et d'aller essayer au port de Douvre une dessente à l'arme blanche.

En attendant l'heure propice, nous prenons une mesure qui doit faire trembler nos ennemis, lesquels d'a-

bord se promettoient une curée de nos jeunes volontaires de dernière réquisition. Esclaves soudoyés, meute altérée de carnage, à tous les points de nos frontières, vous aurez à vous mesurer avec des soldats que vous croirez vieillis dans le métier, grace à la sage mesure qu'on prend d'encadrer les nouvelles levées dans les anciens corps de nos troupes. Ensorte que nos armées tout en se renouvellant, paroîtront toujours les mêmes: et c'est ainsi que les Romains firent la conquête du monde. Mais nous n'en voulons faire que la révolution.

Le sang d'Antoinette d'Autriche, versé sur l'échafaud, ne devoit pas couler seul, et réclamoit celui d'une autre femme presqu'aussi criminelle; reine sous Louis XV, la Dubarry vivoit encore; et son existence, qui étoit un scandale public, compromettoit la justice nationale. Ce monstre a cessé de souiller l'air de son haleine impure. On devoit cette satisfaction à quantité de victimes qui se ressentent encore aujourd'hui des di-

lapidations que cette courtisane trop fameuse commit avec un cinisme dont le souvenir seul révolte. Deux milliards ont passé par ses mains ; et que de familles en gémissoient, jusqu'à l'arrêté des représentans du peuple dans plusieurs départemens, qui offre aux riches l'occasion de légitimer leur fortune, en les obligeant à loger, alimenter, revêtir les vieillards, les infirmes, les veuves, les orphelins et les ménages où les vertus abondent, mais où le pain manque, seul moyen de prévenir cette loi agraire dont on nous faisoit peur bien gratuitement ! Elle ne consiste qu'à niveler les fortunes particulières, et à répandre le superflu des uns sur l'indigence des autres.

Nos ci-devant fermiers, receveurs généraux, intendans des finances, etc. ne se doutoient pas de cette obligation de l'homme opulent envers l'homme pauvre. Ils l'apprendront bientôt; mais avant tout, il faut enfin qu'ils rendent compte, et fassent une espèce de confession générale. Que de res-

titutions vont s'en suivre ! Combien il va se trouver parmi eux de Job réduits au fumier de leurs grands pères!

Dorénavant, sans doute, il se rencontrera moins de ces aristocrates qui ferment leur cœur comme leur bourse aux besoins de la patrie, et qui n'attendent que le moment pour se tourner contr'elle. Les décombres fumans des beaux hôtels, des superbes maisons de Lyon attestent le règne de la justice, indépendamment de toutes petites considérations d'intérêt ou de fausse pitié. Il faut avant tout que la majesté nationale soit satisfaite, et abaisse devant elle l'aristocratie et le fédéralisme.

Les réputations usurpées étoient jadis de mode: on n'osoit y toucher. De vrais républicains ne rougissent pas de revenir sur leurs pas. Nous avions placé Mirabeau au Panthéon; la reconnoissance nous avoit rendu enthousiastes. Le temps nous a découvert notre erreur à l'égard de cet homme qui n'avoit que du talent; nous lui

avons repris notre couronne civique. Avis aux hommes qui savent se masquer ! Qu'ils sachent que tôt ou tard, un coin de leur masque sera déchiré et les laissera voir pour ce qu'ils sont. Le creuset de la postérité réduira beaucoup de prétendus grands hommes à bien peu de chose. Que d'alliage dans la composition des héros du jour ! La juste appréciation des événemens et des personnes caractérise une nation libre, et les bonnes mœurs la maintiennent. C'étoit à Paris à en donner l'exemple. Les rues de cette grande ville sont enfin nétoyées de ces groupes impurs de filles publiques qui trop souvent surprenoient la candeur des bons villageois, venant pour leurs affaires et s'en retournant avec le germe d'une maladie honteuse, capable de gâter tout un hameau.

Tandis que de toutes parts on fait main basse sur tous les vices et les préjugés, les travaux de la guerre sont à peine interrompus par la mauvaise saison. Le soldat de la république ne connoît pas plus le repos

que le cultivateur vigilant. Il n'est point d'hyver pour eux, ils ne laissent passer aucun jour qui ne soit profitable à la patrie. Mais le défenseur de la liberté a plus de risques à courir, non-seulement de la part des ennemis, mais encore de ses chefs qui tous ne sont pas de vrais sans-culottes. Le Français seroit déjà maître de l'Europe sans la trahison de ceux qu'il place à la tête de ses affaires, et en qui il prend une confiance souvent trop prompte. Il s'en corrigera. La reddition du fort Vauban et la ténacité de la guerre des rebelles en sont les fruits amers. Nous ne combattons des fanatiques et des traîtres qu'avec du courage, des vertus et les armes de la raison. Si notre triomphe est retardé, il n'en sera que plus complet et plus beau. Habitans des campagnes, vous aimerez à vous ressouvenir de ce pêcheur qui dans la Vendée refuse 50 pièces d'or que lui offre un chef de brigands, pour qu'il le prenne dans son bateau et lui fasse passer la rivière.

Des traits de générosité et des actes de justice honorent chaque jour notre révolution, dans la même décade, la mémoire du patriote Bordier, assassiné juridiquement à Rouen, est réhabilité ; et les têtes du général Lamarlière, de l'ex-constituant Barnave, de l'ex-ministre de la justice du Port-du-Tertre tombent sous le fer de la loi. La statue de la liberté française ne pourra jamais être renversée, si on en cimente la base avec le sang impur des contre-révolutionnaires, des faux patriotes et des accapareurs. Que penser d'un représentant du peuple, siégeant sur la montagne, dans la cave duquel on trouve 15 à 18 tonnes de rhum, tandis que nos braves marins en manquent. Ce délit n'a été puni que par la confiscation : et qu'on se plaigne encore de la sévérité du régime révolutionnaire ! Ce régime n'a pas jetté un voile, comme on l'a dit, sur tous les droits de l'homme. La liberté des cultes est restée intacte ; personne n'est forcé d'abandonner sa chapelle, pour venir brûler son grain d'encens sur l'au-

tel de la philosophie. C'est à l'exemple et à la persuasion seuls qu'il appartient de convertir les hommes égarés. Honneur à cette commune qui a dit à son curé : « tu n'as rien à faire » ici, nous disons nos prières nous-» mêmes. La République n'a plus be-» soin de prêtres, mais il lui faut » des soldats. Quitte ton étole, pour » passer ce ceinturon ; et en guise de » croix ou de calice, prends ce fusil » et vas combattre les rebelles de la » Vendée. Le dieu des hommes libres » t'en saura gré. Pars » ! C'est ainsi qu'il convient de faire la guerre en même temps à la superstition et au royalisme. S'il y a du sang de répandu, ou c'est celui des esclaves à la solde d'un brigand, ou c'est celui d'un brave sans-culotte qui meurt content, certain d'être vengé. Sa mort coûtera la vie à bien des ennemis du nom Français, ou à quelques généraux perfides, ou à des fournisseurs infidèles et fripons.

Comment se peut-il trouver des hommes assez pervers pour spéculer

sur l'existence de tout un bataillon ou de tout un dépratement. C'est à l'entrée de l'hyver que des cordonniers, pour s'enrichir, fabriquoient des souliers à semelle de carton, et exposoient ainsi nos braves volontaires à marcher nuds pieds au milieu de la boue et des glaçons. C'est au moment où nous n'avions de pain que ce qu'il nous en falloit, qu'on vit des gens riches enfouir tout le bon grain qu'ils purent ramasser et le laissèrent pourrir dans des marres d'eau ou dans des souterreins humides. Honnêtes cultivateurs, vous serez sans-doute les premiers à dénoncer de tels monstres.

Toutes ces horreurs ont leur principale source chez les puissances coalisées qui s'accordent assez bien pour nous faire tout le mal qu'elles peuvent imaginer; car il y auroit longtemps que l'Europe seroit libre et en pleine paix, si on en agissoit envers nous avec la même loyauté que nous apportons, soit à la guerre, soit dans nos rapports politiques et commerciaux. Mais ils ont beau faire, la

chute des tyrans n'est que différée; et l'évangile lui-même, au nom duquel ces scélérats hypocrites portent le fer et la flamme, la famine et le fédéralisme en France, a prononcé leur arrêt : tout royaume divisé sera détruit.

Oui, tout nous porte à croire que l'un des motifs qui leur font prolonger la guerre, c'est que la paix ne règne pas chez eux, ni même au sein de la coalition des rois. Déjà l'Écosse parle d'une convention nationale à l'instar de la nôtre. Déjà Londres où il est le moins aisé d'en imposer, se lasse de fournir aux frais d'une guerre étrangère qui l'épuise. La contribution patriotique que les chaircuitiers de cette grande ville ont envoyé à leur roi Georges, consistoit en vessies pleines de vent. C'est ainsi qu'on caractérise sur le bord de la Tamise, les prétentions du ministère britannique contre la République française. Déjà quantité de soldats anglais désertent, en dépit de cette belle discipline militaire qu'on nous a tant vantée. Mais quoiqu'on en dise, des

milices recrutées par *la presse*, dressées au bâton et qui font le coup de fusil sans savoir pour qui ni pourquoi, ne doivent pas tenir long-temps devant des hommes libres qui ont pris les armes avec connoissance de cause, qui combattent pour eux, et qui ne souillent point leurs victoires par les cruautés inouies dont se rendent journellement coupables les satellites de l'Angleterre et de l'Autriche, de la Sardaigne et de l'Espagne. Car c'est ainsi qu'ils nous font la guerre. Et si l'on en doutoit, une lettre de l'infâme Calonne, trouvée dans un vaisseau anglais nous instruit que l'un des projets de la coalition des agens couronnés, dont il est l'ame, étoit de commencer par faire couper tous les oliviers qui sont la seule ressource de deux ou trois départemens méridionaux de la France. Mais rien n'échappe à la sagacité des républicains entourés de précipices; pour réponse à cette lettre, Marseille est réduite, Lyon est rasée, quelques centaines de fédéralistes sont mis à

l'embouchure du canon, et dix officiers de vaisseaux, convaincus d'avoir voulu livrer Rochefort, sont guillotinés sur cette place maritime. Nous verrons si la sévérité du châtiment dégoûtera du crime; et si la vigilance patriotique fera renoncer nos ennemis à l'esprit d'intrigues qui les anime, faute de courage et de moyens. Nous verrons si les émigrés conserveront l'espoir de trouver, au sein de la convention même, des protecteurs, à la nouvelle du jugement du tribunal révolutionnaire condamnant à la déportation le député Osselin. L'impunité seule auroit suffi pour renverser la République naissante. La nation française a vu le piège, a senti le danger; elle est sauvée. Elle en a pour garant la raison publique qui préside maintenant à presque toutes les déterminations du gouvernement. C'est elle qui a fait décréter que les volontaires de la première réquisition qui n'ont pas encore des armes, s'occuperont en attendant à la réparation des grandes routes, et ce travail est urgent. Excellente école qui nous pré-

pare une jeunesse robuste et laborieuse! Mesure salutaire, qui manquoit et qui sans interrompre les opérations de l'agriculture lui assurera tous les débouchés dont elle a besoin.

C'est cette raison publique qui en applaudisant à la chûte de la superstition, veille pourtant au maintien du libre exercice de tous les cultes, en vertu de la liberté des opinions consacrées dans l'éternelle déclaration des droits de l'homme; c'est elle qui, en suspendant le salaire que l'état allouoit exclusivement à une secte plutôt qu'à une autre, défend d'inquiéter qui que ce soit allant paisiblement au prêche ou à son église, à sa mosquée ou à la synagogue. C'est elle qui pour fermer la bouche aux émissaires de Pitt et de Cobourg ou aux échappés de la Vendée, ne veut pas que les législateurs ou les magistrats descendent de leurs fonctions augustes pour se ranger d'un parti religieux plutôt que de tel autre. Laisser tout dire, voilà le code en abrégé que doit suivre tout administrateur plus jaloux de faire fleurir les bonnes mœurs que telle ou

telle opinion. Il faut ne plus parler du tout des prêtres, crainte de leur donner une importance à laquelle ils n'ont pas encore renoncé.

Mais il faut s'assurer des gens suspects, du moins faut-il les connoître, et savoir les distinguer, même sous le bonnet rouge dont ils s'affublent des premiers. Car il existe une Vendée répandue sur toute l'étendu de la République; et peut-être que sur les bords de la Loire, elle ne fut jamais si à craindre que sur les rives de la Seine. Il a bien fallu multiplier les maisons d'arrêt. Le salut public avant tout; nos victoires dans la Vendée ne sont pas les seules dont nous devons nous montrer jaloux. Le châtiment d'un homme tel que Clavière, par exemple, en est une qui assure le maintien de la République. Mais il s'est fait justice lui-même.

Patriotes des campagnes, vous aviez peut-être perdu de vue un ci-devant Duchâtelet, colonel du régiment des gardes françaises, aristocrate par sa naissance, par ses places, et par ses goûts. Peut-être lui sommes-nous e

de-

devables de la révolution ; car ce sont les mauvais traitemens qu'il faisoit endurer aux gardes-françaises qui les ont jettés dans les bras du peuple de Paris insurgé. Duchâtelet conservoit toujours l'espoir de se venger, et déjà il tenoit prêt le drapeau contre-révolutionnaire. Mais l'œil de la nation, qui ne se ferme jamais, le suivoit dans tous ses replis. L'heure de la vindicte publique vint à sonner, et la guillotine coupa le nœud de cette intrigue ourdie pendant plusieurs années dans l'ombre du mystère.

Il exista une autre trame, elle consistoit a ou désorganiser nos armées révolutionnaires, à prendre l'habit de celle qu'on ne pouvoit corrompre, pour commettre mille brigandages, sur-tout chez les patriotes, et compromettre les plus sages mesures en les exagérant Mais ce complot une fois connu, n'est plus à craindre.

Il est encore d'autres excès, ou plutôt d'autres abus qu'il faut surveiller ; ce sont les falsifications de comestibles que des marchands avides se per-

mettent pour éluder le maximum mis sur les denrées. Le peuple des villes et des campagnes souffre beaucoup de ces petits arrangemens scandaleux, et attentoires à la santé. Que nous puissions du moins avoir le pain et le vin tels que ces deux principaux soutiens de la vie nous tombent des mains de la nature. Il ne faut pas abuser plus long-tems de la patience du peuple, qui peut être auroit déjà murmuré, s'il ne se fut rappellé les privations et les dangers au milieu desquels vivent habituellement nos braves volontaires.

Le souvenir des vertus patriotiques de Challier et l'horrible salaire qu'il en reçut à Lyon pénétroit profondément l'ame de tous ceux qui assistèrent à la pompe funèbre de cet excellent citoyen, ou qui en virent passer les précieuses reliques. Bons cultivateurs, procurez-vous les derniers momens du patriote Chalier. Vous ne pourez les lire, sans verser une larme sur son image. Les martyrs que l'église chômoit avec tant d'emphase n'ont rien de comparable à l'héroïsme de Chalier,

Sur l'échaffaut on l'entendit prononcer avec sérénité ce peu de mots: je donne mon cœur aux patriotes, et mon corps aux scélérats. Déja frappé d'un premier coup, insensible à la douleur et ne pensant qu'à la patrie, il agite sa tête mourante et crie au bourreau: attache moi donc une cocarde; je meurs pour la liberté.

Chalier n'avoit qu'une passion, l'amour de la patrie, et il la portoit jusqu'à l'enthousiasme et l'oubli de lui-même. Son désintéressement étoit héroïque mais d'un héroïsme soutenu. Assassiné juridiquement, victime d'une faction scélérate, il ne laissa pas même de quoi s'acquitter en vers les personnes qui lui avoient rendu des services domestiques. Mais la convention y a pourvu. L'intégrité avoit caractérisé sa conduite dans tous les postes difficiles et délicats qu'il avoit eu à remplir. Il n'avoit point perdu dans de misérables querelles un temps précieux qu'il croyoit devoir tout entier à la chose publique. Habitans des campagnes, il s'occupoit principalement de vous.

NIVOSE.

JADIS, la France presque toujours en guerre pour l'intérêt seul de ses despotes, soupiroit après l'hiver: c'étoit le bon tems du soldat; les chefs ménagoient par politique. Et du moins, l'humanité gémissante pouvoit respirer pendant un quart de l'année.

Les défenseurs de la patrie ne connoissent point de saison. Le feu de la liberté les rend insensibles aux rigueurs de la nature; et le mois des neiges devient celui de nos victoires les plus rapides et les plus signalées. A la nouvelle d'un échec des armées de la République près de Perpignan, déjà les aristocrates (car il y en a encore.) levoient la tête. Les scélérats! ils n'ont de jouissance que dans nos calamités; mais leur joie fut courte. Nos troupes du Nord et sur le Rhin, réparent la défaite du Midi, due encore à une trahison. Nos pertes n'ont et ne peuvent avoir que

cette cause. Les Autrichiens sont nos fournisseurs ; c'est chez eux que nos bataillons vont se ravitailler. Nous nous faisons restituer par notre courage, les grains que la perfidie d'une cour perverse avoit fait exporter pendant trop long-tems chez nos plus cruel ennemis.

De plus éclatants succès vont suivre, et la fortune aussi changeante, disoit on, que le sexe dont elle est, semble vouloir se fixer tout à-fait et nous rester fidèle. Tandis que le fédéralisme, réduit à l'impuissance dans Lyon, s'agitoit encore à Bordeaux et assassinoit lâchement à son ordinaire un digne représentant du peuple, cette exécrable Vendée dont l'origine pourroit fournir la matière d'un nouveau chapitre au livre des grands évènemens, par de petites causes, ce fléau contagieux, ce chancre dévorant les entrailles de la patrie, étoit enfin extirpé jusque dans ses dernières racines. Qui le croiroit cette guerre de vandales ou de tolpaches avoit commencé par un per-

ruquier, un jeune marchand de drap et un déserteur, instrumens obscurs des brigands titrés, enfans perdus de l'aristocratie associée au fanatisme religieux. Enfin, la Vendée n'est plus. Le sang impur des chefs et de leurs malheureux partisans engraissent les sillons de deux ou trois départemens ravagés par eux ou à cause d'eux. Et depuis cet évènement, tout prend une face plus satisfaisante.

Il est cessé, le scandale affligeant de voir tous les matins la porte des boulangers assiégée par une foule de citoyens craignant de manquer de pain. Désormais chaque ménage pourra s'en procurer, muni de la carte indicative de ses besoins journaliers. Si les autres denrées ne sont pas aussi abondantes qu'en plaine paix, la première nourriture de l'homme en société ne manque pas. Les farines et les grains sont bien au-dessus de la consommation! du pain, de l'eau et la liberté: le vrai peuple, le peuple des braves sans-culottes, pour le moment, ne désire rien autre chose; les jours de

la prospérité ne tarderont pas à le dédommager de ses sacrifices et de ses privations. Il semble même que ses revers ne soient que pour lui ménager les occasions de développer son héroisme. Quelle nation peut montrer dans ses fastes, quelque chose de comparable à la reprise de Toulon, de cette ville infâme, qui s'étoit rendue lâchement ou plutôt traitreusement aux Anglais, et dont l'Espagne, le Portugal et l'Italie vouloient faire le foyer de leur co juration contre la liberté française. Quatre heures ont suffi pour arracher cette place maritime aux quatre puissances qui se la disputoient. L'Europe étonnée deuta long-tems d'une expédition de cette importance, faite à si peu de frais et sans bruit. La hardiesse de l'entreprise le disputa à la célérité de l'exécution, et ne présenta aux ennemis d'autre ressource qu'une prompte fuite, signalée par de basses et atroces vengeances. Le peuple qui se disoit le plus philosophe de l'Europe, se laissa vaincre en générosité d'ame par les

galériens de Toulon, et n'offrir sur ses traces que des incendies et de lâches assassinats. Le butin qu'il abandonna fut immense, et sa flétrissure durera tant que la mer baignera le Port de la Montagne; car bien-tôt la ville dont le nom est un opprobre, n'aura pas plus de vestige que la guerre de la Vendée, dont l'ex-ministre Lebrun auroit pu nous délivrer à la première manifestation; trop heureux d'en avoir été quitte pour sa tête tombée sous le fer des loix. Biron atteint du même délit, subit la même peine. Pour un peuple jaloux de sa liberté et de ses mœurs, les jugemens de mort qu'il prononce contre les traîtres lui font autant d'honneur et lui servent d'avantage que des victoires. La république se délivre des insectes malfaisans et rentre dans ses proprietés. Les fortunes particulières cessent d'être monstrueuses; et le trésor public reprend son embonpoint. Custine fils, Grange-Neuve et Diétric satisfont à la vindicte nationale; et la patrie reconnoissante décerne les honneurs du

Panthéon au jeune Barra, enfant de onze ans, qui préféra de périr en criant: VIVE LA RÉPUBLIQUE, à sauver sa vie en souillant ses lèvres du cri infâme de VIVE LE ROI.

Quatre peuples de l'Europe évacuent ignominieusement Toulon, menacée d'un coup de main par les soldats de la liberté: à l'autre extrémité de la France, deux autres nations reculent jusqu'au Danube, à l'approche de l'armée républicaine qui reprend presqu'à-la-fois les lignes de Wissembourg, la ville de ce nom et celle de Landau. Les plus grands capitaines de l'Empire tombent ou fuient devant les sans-culottes, sans discipline si l'on veut, mais pleins de la bonté de leur cause et du sentiment de leurs forces naturelles. Sans art, Huningue Worms et Spire sont en leur pouvoir. Ils marchent de victoire en victoire depuis qu'ils se battent pour eux-mêmes et que le timon des affaires passe dans leurs mains. C'est tout ce qu'appréhende Pitt dans son île: celle de Noirmoutier, où il avoit envoyé des auxiliaires

ux rebelles de la Vendée, revient sa domination légitime. Déconcerté dans tous les points, le ministre de la Tamise ne peut se flatter d'une impunité plus longue que celle de ses prédécesseurs dans les autres états. Le despote de l'Angleterre et d'Hanovre ne sait pas quelle attitude il doit prendre à la rentrée du parlement. l'Espagne repoussée de Perpignan, pour éviter la honte d'être comparée à l'écrevisse, ne marche qu'à pas de tortue. Le roi de Prusse et l'Empereur ne savent s'ils doivent rompre, ou persister dans une société de commerce qui ne leur a jusqu'ici valu que des pertes. Mayence et Bruxelles, croient déjà avoir à leurs portes et sous leurs murailles un ennemi de la générosité duquel elles ont indignement abusé. Cobourg n'a plus de soldats, et quand la cour de Vienne seroit en état de lui accorder les cinquante milles hommes qu'il demande; que feroit-il de cette horde de forçats contre des hommes libres? La cour de Turin demande aux femmes Sardes et Piémontaises, leurs bi-

joux d'or et d'argent que la République française n'a pas eu besoin de réclamer des citoyennes de Paris. L'atmosphère politique qui, chargée de gros nuages, sembloit menaçer notre patrie d'une tempête qui devoit l'anéantir, se dégage, s'éclaircit et met à découvert la détresse de nos ennemis. Déjà ceux qui figuroient avec le plus d'éclat parmis les émigrés, ont disparu de la scène et ne font plus parler d'eux ; à peine les princes eux-mêmes trouvent-ils à placer leurs noms dans les gazettes étrangères. Le sang royal qui a coulé deux fois sous la hache de la justice populaire, ne crie pas vengeance comme on l'avoit avancé avec emphase. Les malveillans de l'intérieur sont réduits à une nullité presqu'absolue. L'arbre de l'aristocratie perd chaque jour de ses branches ; il n'est plus qu'un tronc mutilé, foudroyé par la foudre nationale, et stérilisé. Commune-Affranchie (Lyon), et celle qui n'a plus de nom (Marseille), ont de la peine à remonter à la hauteur et à l'unisson des autres com-

munes de la république, auxquelles jadis elle avoient la prétention de servir d'exemple. Paris seule ne s'est point démentie. Elle professa toujours les mêmes principes. Les réformes les plus salutaires s'y font, sans exciter la moindre rumeur. Bientôt ses mœurs seront un modèle même pour les campagnes. Les plaisirs qu'on y goûte s'y épurent et se rapprochent de la nature. La fête de Toulon y offrit un spectacle touchant: des chars de victoire, non plus pour y traîner individuellement et avec faste, un général d'armée redevable de ses lauriers à ses soldats qui ne lui avoient laissé que la peine de les rassembler; mais les soldats vainqueurs et blessés au service de leur patrie y triomphent eux-mêmes en personne et confondent fraternellement leur gloire: des banquets civiques et vraiment dignes de ce nom, puisque chaque citoyen en faisoit les frais, en mettant en commun les provisions de son ménage; ces repas de famille et de bon voisinage valent bien sans doute

ces

ces gala de cour, que le peuple apprêtoit un mois auparavant, dont le peuple faisoit toutes les dépenses, et dont il ne lui revenoit que quelques cervelas qu'il ramassoit dans la boue des carre-fours de Paris. Patriotes des campagnes, vous n'y futes point oubliés. L'épi nourricier y servoit de bouquet à nos législateurs. La charrue bienfaisante précédoit le char de la victoire; le semeur y rappelloit par son geste que c'est l'agriculture qui fonda la société, que c'est elle qui la nourit et la repare; et que les laboureurs, les cultivateurs servent doublement la patrie, en fournissant les bras et les soldats les plus robustes pour les travaux de la terre et le métier pénible des armes. On se fit un devoir réligieux d'y exposer aux regards toujours avides des patriotes, les images révérées des deux Brutus, de J. J. Rousseau, Barra tous noms chers aux amis de la vérité et des vertus civiques.

La science du gouvernement consiste principalement dans a uste ap-

plication des récompenses et des peines. La République Française dès son aurore, paroît déjà consommée dans les actes de justice; ingénieuse et prodigue quand il s'agit de décerner des honneurs aux bon patriotes et aux communes qui ont bien mérité d'elle, elle se montre sévère et inflexible, quand il faut poursuivre les grands coupables, et qu'il importe de donner de frappans exemples. Toulon ne sera pas plus l'objet de sa clémence que Lyon, et la hache des lois, infatiguable dans ses exécutions fréquentes mais nécessaire, purge chaque jour le sol de la liberté des restes impurs de l'aristocratie et du fédéralisme. La vieillesse de Luckner ne devoit pas en préserver la tête de ce royaliste, qui surprit un moment la confiance de la nation. Le vieux Mazonge, digne magistrat de l'ancien régime; Inbert, le fussaire sans pudeur, prêt à s'asseoir dans la convention dont il étoit suppléant; l'imprimeur vénal de l'infâme gazette de Paris, et la femme impudente qui colportoit ce papier mo-

narchique au profit de Durosoi, écrivain plat et contre-révolutionnaire, le trop fameux prétendu évêque d'Agra, qui royaliso t les fanatiques de la Vendée, au nom de Louis XVII; un autre évêque, l'abbé Lamourette, qui vouloit en faire autant à Lyon; cette créature de Gabriel Mirabeau, fut un des principaux auteurs de l'assassinat juridique commis dans la personne du vertueux Challier; Durand, ci-devant maire de Montpellier, et complice des vingt-deux députés de la faction Girondine et fédérative: plusieurs habitans de Paris, section des Arcis, qui avoient voulu soustraire Médicis Antoinette au dernier supplice qu'elle méritoit si bien: que n'a-t-on pu leur associer cette Polignac, qui n'auroit pas dû terminer dans son lit, à Vienne, en Autriche des jours tous noircis de crimes! Quand donc la vindicte nationale pourra-t-elle s'exercer sur les chefs d'un Lafayette, d'un Dumourier, et de ces princes du sang royal dont ils ont été et sont peut-être encore les vils instrumens. Toutes

ces exécutions de scélérats, la plupart correspondans et pensionnaires de Pitt, diminuent les ressources de ce ministre, qui bientôt en sera réduit à ses faux assignats et à de vains efforts sur nos îles et sur nos possessions dans l'Inde. Mais les anglais seront reçus à Pondichéri, comme ils l'ont été à Toulon. Leurs lâches perfidies ont avorté devant Brest. Il n'est plus si facile qu'autrefois de se jouer d'un peuple qui d'une main porte le flambeau de la surveillance, et de l'autre le glaive exterminateur de la justice inexorable.

Les patriotes des campagnes comme des villes, ne doivent pas se relâcher d'un moment, il faut qu'ils ayent l'œil à tout. Magistrats et citoyens, nous devons tous exercer une censure clairvoyante et active, le royalisme est coupé jusque dans la racine; mais semblable à ces mauvaises herbes qui tracent sous terre, il se reproduiroit de nouveau, si on n'avoit pas le soin d'extirper jusqu'au dernier chevelu de cette plante pa-

rasite. Qui auroit pu prévoir que dans Paris même, on oseroit chômer la fête des rois? Plusieurs maisons riches tirèrent le gâteau, et en conservoient précieusement la féve comme une relique. Il est donc des hommes qui seroient esclaves toute leur vie, si on ne les forçoit à recevoir le bienfait de la liberté.

On ne peut pas adresser ce reproche à la classe laborieuse et peu fortunée des citoyens. Les charbonniers de Paris que l'on avoit calomniés, s'apperçoivent qu'ils portent encore à la boutonnière de leur habit une médaille de l'ancien régime; ils s'hâtent de venir la déposer entre les mains des magistrats du peuple. Chaque jour voit se renouveler des scènes qui annoncent la régénération de la France, dans toutes les parties de son administration. Jadis les pères insoucians confioient l'éducation de leurs fils à des hommes à peine connus; désormais on ne pourra exercer l'importante et respectable fonction d'instituteur, sans produire un

acte légal garant des bonnes mœurs.

Patriotes des campagnes dont les travaux ne peuvent se concilier avec les soins que vous devez à vos enfans, du moins sachez quelle est la conduite du maître qui vous remplace auprès d'eux. Pères de famille, présidez à l'organisation des écoles primaires ; tout le fruit de la révolution dépend d'elles, et de vos bons exemples. La république est fondée sur les mœurs domestiques ; et l'instruction la mieux digérée est un venin, si des lèvres impures en sont les dispensatrices ; un cœur gâté corrompt la science la plus sublîme. La liqueur la plus précieuse devient un poison quand elle est déposée dans un vase souillé : Il en est de même d'un instituteur qui ne peut justifier de la régularité de sa vie.

Et pourquoi ne prendroit-on pas ces précautions ? on les exige bien des soldats composant l'armée révolutionnaire ; ils subissent un examen épuratoire, auquel doit être sujet tout fonctionnaire de la république, soit

dans les camps, soit dans les tribunaux. Déjà plusieurs juges demandent à renoncer à ce panache qui ombrage leurs chapeaux et qui rappelle la parure de nos anciens despotes, et des ci-devant nobles se disant le premier ordre de l'état. Et c'est ainsi que nous continuerons de mériter nos succès à tous les points où la République est attaquée. Au Midi, les élémens s'associent à nos armes victorieuses. La mer fait justice de la flotte anglaise sortie précipitamment du Port de la Montagne. Nos affaires dans les Pyrénées ne sont pas propres à encourager les prétentions de l'Espagne. Si un officier traître a laissé échapper Condé, ce brigand du sang royal n'en est pas plus à son aise; et la valeur héréditaire dont il se targue ne relève pas les espérances des émigrés. L'empereur peut bien par son édit absurde, défendre les sociétés populaires; que ne donne-t-il aussi un autre édit pour empêcher une colonne française de s'avancer et pour garantir les fusils trouvés à Spire, et les vins conser-

vés dans les caves de l'évêque pour d'autres gourmets sans-doute que nous. Encore un peu de tems et tous les petits roitelets de l'Allemagne deviendront de vrais sans-culottes, si ce n'est de principe; au moins d'effet.

Les prises que nous faisons payeront les frais de la campagne; c'est aux agresseurs à être condamnés aux dépends; mais de tous les mauvais tours que nous avons joués à nos ennemis perfides, il n'en est pas de plus de piquant que celui dont nous nous sommes avisés à Toulon; maîtres de cette cité infâme, nous avons arboré le drapeau blanc sur les forts qui protègent l'entrée de la rade; quantité de vaisseaux Espagnols, Portuguais ou Anglais, qui venoient approvisionner la place, se sont laissé prendre à cette amorce. Trompés par la couleur, ils sont venus se livrer eux-mêmes, équipages et cargaisons, entre nos mains républicaines.

La prise éternellement mémorable de Toulon et la déroute complette et honteuse du général Allemand

Wurmser ont donné de l'humeur à l'ogre mitré de Liége; il passe sa rage sur les patriotes de cette ville infortunée, tandis que Genève plus heureuse porte solemnellement des santés à l'invincible république de France. Et comment ne le feroit elle pas? toutes les vertus héroïques y sont devenues habituelles; depuis l'enfant qui peut à peine tirer un coup de pistolet, jusqu'aux représentans du peuple à la tête des armées, tout le monde fait son devoir au péril de ses jours. Le député Fabre, de Hérault, tombe et meurt près d'une batterie de canons qu'il ne voulut point quitter. Il aura ses entrées au Panthéon.

Honneur à ceux qui marchent droit dans le sentier de l'égalité! mais malheur aux intrigans! la convention est fermement résolue à leur faire une guerre à outrance, même pour ses membres. Elle ne se ménage pas elle-même; ce n'est pas assez qu'elle soit intacte; elle veut encore paroître telle, parce qu'elle ne sauroit avoir trop la confiance publique. C'est ce qui l'a dé-

terminée à lancer des décrets d'arrestation contre ceux-mêmes qui jouissoient d'une réputation imposante de civisme.

Et voilà comme elle répond aux adresses que les généraux ennemis font circuler parmi nos troupes pour ébranler leur fidélité à la République et leur confiance dans l'aréopage français; voilà comme elle réplique aux libelles et aux manifestes que l'Angleterre et l'Espagne font circuler sur nos frontières, et jettent dans nos camps. Ce n'est pas en traitant nos législateurs de régicides qu'on leur fera tort. Qui ne s'honore pas en France d'avoir concouru au supplice d'un despote lâche et méchant, perfide et imbécile. Toutes ces injures vomies sur la France par des ennemis qui n'ont bientôt plus d'autres armes que le fiel de la calomnie, n'empêchent pas le signe tricolore de la révolution française d'être respecté jusque par de-là les mers et dans la capitale même de l'empire du croissant. Cela n'em-

pêche pas les Suisses, nos bon voisins, de nous fournir soixante mille paires de souliers par mois. Cela n'empêche pas que le sénat de Bâle, celui de Zuric, et même celui de Berne, n'aient défendu, chacun dans son arrondisement, la publicité d'un écrit attroce de l'envoyé d'Angleterre, contre la nation française. Les treize-cantons s'applaudissent de jour en jour de la neutralité qu'ils ont observée; ils font plus. Ils sentent qu'il est tems de se déclarer en faveur d'une République puissante dont ils n'ont qu'à se louer. Ils n'ont plus à craindre pour leurs mœurs la fréquentation d'un peuple qui a épuré les siennes et renoncé à cet éclat trompeur dont les monarchies veulent briller pour attirer à elles tous les regards. Notre attitude fière et soutenue du dehors, nos réformes du dedans nous gagnent l'estime et la considération. Paris netoyé des filles publiques qui en obstruoient toutes les rues, et la réclusion de ce directeur de spectacle forain dont le nom seul (Nicolet) faisoit

rougir la pudeur, suffisent pour nous ranger au petit nombre des nations qui ont décérné un culte aux bonnes mœurs.

Il ne reste plus qu'à mettre au pas et faire entendre raison à la classe marchande qui s'obstine à ne point se conformer aux MAXIMUM, ou qui rend illusoire cette loi d'égalité, en vendant à faux poids, et à fausse mesure; accoutumés à de gros gains, ils aiment mieux fermer leurs boutiques, leurs étaux, leurs magasins, que de se contenter d'un profit honnête. L'enfant du pauvre, l'orphelin et la veuve des braves sans-culottes morts sur les frontières où dans la Vendée, meurent de faim sous leurs yeux; leurs entrailles n'en sont pas plus émues. Mauvais citoyens: prenez-y garde; de force ou de gré, on vous fera convenir que la République française pose sur deux pivots: la justice et l'humanité; craignez la première, si vous êtes sourds à la seconde.

PLUVIOSE.

CÉLÉBREZ aujourd'hui (21 janvier, style des esclaves) duodi pluviose, l'anniversaire du supplice de notre soixante-septième et dernier despote. Ce grand jour a vu rompre enfin tout-à-fait la chaîne sous le poids de laquelle nous gémissions depuis quatorze cents ans. Répétez le refrain des hommes libres: VIVE LA RÉPUBLIQUE, et renouvellez le serment de la maintenir une et indivisible jusqu'à la mort. Toute la France aujourd'hui retentit du cri de terreur: GUERRE AUX TYRANS, PAIX AUX CHAUMIÈRES! Chefs de famille, relisez à vos femmes et à vos enfans l'immortelle déclaration des droits de l'homme et chantez fraternellement l'hyme patriotique à la raison et à la liberté, pendant que vous livrerez gaiement aux flammes, toutes les images qui vous tomberont sous la main, de tous les monstres couronnés MANGEURS D'HOMMES. La con-

vention nationale vous en a donné l'exemple; et sous ses yeux, à la même place où le sang d'un roi meurtrier du peuple à coulé par le fer de la loi, la justice a fait tomber la tête de cinq conspirateurs qui avoient livré Toulon aux Anglais et d'un fournisseur infidéle de nos armées.

Ce n'est pas assez de nous être affranchis du joug de la servitude; c'étoit à nous à servir d'exemple aux autres nations, et nous leur devons des conseils: nous devons, d'une main officieuse, déchirer le bandeau épais qui couvre encore leurs yeux. C'est ce que nous vous proposons de faire en dressant l'acte d'accusation contre tous les autres rois qui pèsent encore sur l'Europe, et en provoquant leur jugement dernier, dont en attendant, on à donné une représentation au peuple sur le théâtre de la République à Paris.

Faire justice d'un roi porte bonheur! Nos grands succès datent de cette époque. Rien que d'en parler semble

provoquer de bonnes nouvelles. Le lendemain de l'anniversaire de la mort de Capet, on vint apprendre à la convention la reprise du fort Vauban, et la fuite des Autrichiens, repoussés par nos armées aux environs de Worms. Aussi les moines de toutes les couleurs de la Belgique disent les prières de quarante heures, et font des neuvaines pour la conservation de leurs réfectoires; déjà on les entend nazillonner, pour la deuxième fois, leurs litanies à la bonne Notre-Dame de Spire, et répéter soir et matin, *libera nos, domine, a furore Francorum*, délivrez-nous, préservez-nous, seigneur, de la fureur des Français. De son côté, le gros Georges ordonne un jeûne universel dans les trois Angleterres, pour implorer et obtenir des secours célestes du dieu des esclaves; on dit même qu'une terreur panique s'est emparée du roi de Prusse et de Dumouriez: l'un saigne du nez tous les soirs en se couchant, l'autre s'est rendu chartreux à Dusseldorf en Allema-

gne. Mais pour cela ne nous rallentissons pas, et visitons l'intérieur de nos maisons pour en extraire le salpêtre qui doit ce printemps balayer nos ennemis, car il faut en finir.

Nous avons d'autres ennemis domestiques, dont il est temps aussi de nous délivrer : ce sont les calomniateurs et les faux témoins. La convention y a pourvu par un décret rigoureux mais sage. Un autre décret, dicté par la justice, ordonne au Mont-de-piété de restituer gratuitement aux braves Sans-culottes, les effets dont la valeur n'excède pas vingt livres. Cette mesure fraternelle est comme une dette acquittée envers ceux qui ont fait la révolution et qui en portent tout le fardeau. Un bienfait n'est jamais perdu, dit-on, et une bonne action a toujours sa récompense. Le décret en faveur des Sans-culottes appauvris par les circonstances, étoit à peine sorti, qu'on reçut la nouvelle d'une découverte de quatre cents marcs d'argent dans le château de

Lescure, ce chef des brigans de la Vendée. On lut en même temps le récit officiel d'une victoire complette gagnée par les valeureuse troupes de la République, sur les montagnards Corses, commandés par le traître Paoli.

Trois fléaux, pires que la guerre, la famine et la peste, désoloient notre pauvre France: ce sont les nobles, les prêtres et les femmes publiques. Paris qui doit l'exemple à tous les autres départemens, ne veut plus souffrir la plus légère trace de cette triple vermine, et lui fait une guerre continuelle. On ne sauroit trop le répéter: point de république sans mœurs; point de liberté assise sur les préjugés.

De bonnes mœurs et une justice sévère fondent les républiques: en conséquence, la tête du général Macé vient de tomber sous la hache des lois. Un brave Sans-culotte, à la place de ce ci-devant, eût terminé dans son principe, cette guerre de la Vendée, dont enfin nous voyons

le terme au grand déplaisir des rois et des émigrés. Ceux-ci n'auront bientôt plus un pouce de terre pour reposer la tête. Le frère aîné de Capet le guillotiné, erre de ville en ville, et ne pouvant plus compter sur son superbe logis de Toulon, le voilà qui demande un lit à Turin.

Malheur à nos ennemis, s'ils continuent de maltraiter lâchement nos frères prisonniers; nous brûlerons les villes d'Allemagne, à mesure que nous en prendrons. Châtiment trop doux de la conduite atroce de l'Autriche, de la Prusse et de l'Angleterre. Mais peut-être suffira-t-il d'exposer au grand jour les vices des gouvernemens étrangers, et les crimes de ceux qui gouvernent. C'est ce qu'a déjà fait un citoyen de Paris, cordonnier de profession. Que cela n'étonne pas! Sous la monarchie, l'ignorance et la grossiéreté étoient l'apanage du peuple. Dans une république, la lumière doit se répandre également sur toutes les classes de citoyens. J. J. Rousseau n'étoit-il pas le fils d'un horloger de Genève?

Habitans des campagnes, le mois de Pluviose vous sera cher à plus d'un titre. La convention nationale s'est particulièrement occupée de vous dans une loi bienfaisante par laquelle tout fermier malheureux aura droit aux indemnités nationales.

Trois nouveaux députés ont pris séance au sein de la convention; ils sont envoyés par nos colonies. L'un est de la couleur du cuivre, l'autre est noir, le troisième est mulâtre. Ils ont reçu tous trois le baiser fraternel du président, au nom de tous leurs frères blancs. Leur admission au nombre des représentans n'a point étonné; mais leur présence à provoqué un grand décret long-temps desiré, et que les deux premières assemblées nationales n'avoient point eu le courage de porter. Enfin nos législateurs, d'une voix unanime, ont déclaré la liberté des nègres; pourvu que l'on soit homme, la couleur n'y fera plus rien: on sera citoyen; et on en aura tous les droits. Cet hommage rendu à la nature, met le peuple français au-dessus

des autres nations du globe. Cet honneur nous étoit réservé. Nous ne laisserons rien à faire de louable au reste des hommes. Il est écrit dans le grand livre du destin que la France surpassera en sagesse comme en courage toutes les sections de l'univers habité.

Jadis Paris étoit le séjour du luxe et par conséquent de la fainéantise. Qu'il a bien changé! Le seul atelier d'armes du jardin du Luxembourg, a fourni dans le seul mois Nivôse 3750 canons de fusils, 3633 culasses, 691 bayonnettes; 1236 canons ont été garnis. C'est ainsi que travaillent de bons républicains, quand ils travaillent pour eux-mêmes. Tyrans d'Europe, vos sujets vous servent-ils avec le même zèle? Tremblez qu'à leur tour, ils ne prennent cœur à l'ouvrage pour leur propre compte, et non plus pour le vôtre. Déjà, dit-on, le peuple anglais se réveille à Londres, au sortir du parlement, son roi a été atteint dans son carosse d'un coup de pierre qui a cassé une glace dont les éclats ont blessé sa majesté, car

les rois ne sont pas invulnérables ; déjà, ajoute-t-on, les habitans de l'Ecosse las et révoltés des crimes du ministre Pitt, s'insurgent : ils ont démoli plusieurs maisons à Glascow.

L'Irlande paroît vouloir aussi se détacher de sa mère-patrie devenue marâtre. En Hollande, les patriotes bataves croissent tous les jours en force et en nombre. Ils ont célébré publiquement nos victoires sur le Rhin et la reprise de Toulon. Le roi de Sardaigne et le despote de Rome croient que la fin du monde est arrivée ; mais le peuple pense que ce n'est que la fin de son esclavage.

Quelle ressource reste-t-il à nos ennemis ? Ils semblent vouloir retourner à leur ancien plan. Les voilà qui espèrent de nous affamer : ils soudoyent au milieu de nous des scélérats pour tuer les vaches et les brebis pleines. Mais en supposant qu'ils nous réduisent à n'avoir plus d'autres nourritures que le blé de nos magasins et l'eau de nos rivières ; qu'ils ne pensent pas nous avoir vaincus : qu'ils

n'espèrent pas non plus ressusciter la Vendée de ses cendres. Le petit échec que nous avons éprouvé près de Cholet, et dû comme de coutume, à la malveillance, nous a valu un trait de dévouement héroïque. Le jeune Moulin, général de brigade, percé d'une balle et au moment de tomber vivant entre les mains des brigands, s'est fait sauter la cervelle d'un seul coup de pistolet qui lui restoit. Il lui sera décerné un tombeau honorable.

Pareils honneurs attendent tous nos braves. La patrie est toujours reconnoissante; il n'y a que les rois qui sont des ingrats, aussi n'ont-ils à leur service que des esclaves.

Citoyens des campagnes, vous demanderez sans doute; que font nos armées navales? des merveilles. Voici le résultat fidèle des prises depuis février 1793, jusqu'au mois de nivôse de l'an deuxième de la République: 410 vaisseaux ennemis sont devenus nationaux, et ont dédommagé nos braves frères marins Sans-culottes de leurs

fatigues et des dangers qu'ils ont courus ; sans compter 45 millions enlevés aux seuls Anglais, venant de l'Inde, par nos corsaires armés à l'île de France.

Des malveillans prennent le soin de nous entretenir de nos pertes et des frais énormes que nous coûte la guerre générale que nous soutenons ; mais ils ne nous disent pas que la dernière campagne a dépensé à l'Angleterre, en pure perte, 25 millions sterlings, sans mettre en ligne de compte, les sacrifices énormes qu'ils sont obligés de souscrire pour appuyer leur commerce aux grandes Indes.

Le dernier jour du mois pluviôse a été consacré à une fête dont tous les honneurs étoient pour nos frères les nègres. Cette fête civique a été donnée dans le premier temple de la Raison. On a chanté un hymne à la liberté, dont les bienfaits sont devenus communs à tous les hommes indistinctement. C'étoit un spectacle touchant que la vue des citoyens de couleur, qui, jusqu'à ce moment,

traités comme le rebut de l'espèce humaine, pouvoient à peine en croire leurs yeux et leurs oreilles ; des larmes fraternelles ont coulé : pourquoi tous les peuples de l'Europe n'ont-ils pu assister à cette fête de l'humanité.

VENTOSE.

ENFIN, elle est portée, cette loi sage du MAXIMUM général sur les productions de la nature et de l'industrie. Les malveillans et les gens avides de gain, vont enfin rencontrer une barrière à leur cupidité; l'entretien de 1500 mille volontaires debout et sous les armes ne servira plus de prétexte aux accapareurs rongepeuple, et aux fournisseurs de mauvaise foi pour affamer ou rançonner les citoyens pauvres et semer le mécontentement et la défiance entre les villes et les campagnes, entre Paris et les départemens. Ce décret sauveur du maximum, et un carême civique sur les objets de luxe ou de peu de nécessité nous feront supporter avec le même courage les dernières épreuves qui nous restent pour parvenir au but de nos travaux et de nos privations, la jouissance calme et entière du véritable gouvernement républicain, en dépit de tous nos ennemis

qui espéroient nous faire perdre patience. Nous aurons dans le bien, plus d'opiniâtreté qu'ils n'en ont eu pour le mal. D'ailleurs, jamais la culture des terres n'a été poussée à un aussi haut dégré de perfection et d'activité; et si d'une main, nous menaçons de la destruction les rois et tous leurs complices, de l'autre main nous donnons tous nos soins à la nature, et nous nous rendons dignes de sa fécondité. La France offre déjà le pays le plus belliqueux et le mieux cultivé. La mort aux esclaves jaloux de notre bonheur! l'abondance aux amis de la liberté et du travail! la mort aux contre-révolutionnaires qui détériorent ou laissent gâter les denrées indispensables à l'existence frugale des citoyens! L'amende, la confiscation et les fers à tous ceux qui vendront au-delà des prix fixés par le maximum.

Ces précautions étoient urgentes, à la veille de la campagne qui doit terminer le grand procès entre la France libre et l'Europe presque toute

esclave. Tandis que nous nous préparons à porter les grands et derniers coups sur tous les points de nos frontières à la fois, nous avions besoin d'être tranquilisés sur l'état de l'intérieur. La loi du maximum et le tribunal révolutionnaire nous rassurent désormais; il ne nous reste plus qu'à continuer de vaincre au-dehors et de surveiller au-dedans. La Vendée laisse à peine des traces que nos premiers pas vont effacer tout-à-fait. Les villes d'un patriotisme douteux s'amendent, et chaque jour se montent d'un degré à la hauteur de la République : l'armée des despotes coalisés, devenue un peu plus prudente à ses dépens, loin d'avancer, se trouve trop heureuse de ne pas avoir été repoussée plus loin, et les retranchemens qu'elle fait avec tant de peine et à grands frais, sont des témoignages de la terreur que nous lui inspirons : ils ne sont pas au bout.

En attendant qu'on en vienne aux mains, chaque jour voit brûler des millions d'assignats; bientôt la nation

aura acquitté pour deux milliards de dettes; nos finances dans peu vont être sur un pied aussi respectable que nos troupes : en attendant, la guillotine fait une battue générale dans toute la Répub'ique pour exterminer les loups, les renards et les blairaux, tous aristocrates, qui jusqu'à ce moment ont fait tant de tort à l'agriculture et tant de mal à la révolution. Car, patriotes des campagnes, les véritables loups, ceux du moins que nous devons le plus craindre, sont les scélérats, nobles et autres, qui voudroient bien égorger la Liberté à sa naissance, et lui ont donné tant de coups de dents vénimeuses. Les renards véritables sont les mauvais citoyens qui se jettent dans nos marchés pour enlever la subsistance du pauvre, et ne laisser aux républicains que les os et les plumes. Les vrais blaireaux sont ces lâches contre-révolutionnaires, qui n'osent paroître au grand jour, et qui sortent la nuit pour surprendre le peuple, ravager ce qu'il possède

et le réduire à la famine. Jour et nuit faisons la petite guerre à ces trois espèces malfaisantes jusqu'à ce qu'elles aient tout à-fait disparu du sol de la République. L'un des plus dangereux de ces animaux vient d'être pris dans son terrier. Le fameux Chapellier-Biribi, qui se cachoit aux environs de Paris, a été découvert. L'heure de la justice sonne pour lui, comme elle a déjà sonné pour ses complices.

En attendant la grande chasse aux rois, qui va s'ouvrir au printemps, le comité de salut public porte le flambeau et la hache de la justice dans l'antre ténébreux où d'obscurs conspirateurs méditoient les plus sinistres de tous les complots. Ces messieurs, déguisés en Sans-culottes, revêtus du bonnet rouge, et à la main la déclaration des droits de l'homme voilée, ne se proposoient rien moins que le meurtre des représentans du peuple, et sur les débris de la République, le retour de l'ancien régime. Ils espéroient, en entra-

vant la circulation des denrées, amener l'habitant des villes et des campagnes au murmure, et à une fausse insurrection dont eux seuls auroient su tirer parti. Déjà d'infâmes placards parloient d'un chef, d'un régent, d'un grand juge. Déjà on semoit la calomnie sur le chemin des meilleurs patriotes : déjà on essayoit dans des repas scandaleux des VIVE LE ROI ; et du gouvernement révolutionnaire qui nous a sauvé, on en appelloit insidieusement à l'acte constitutif qu'il n'est pas encore tems de mettre à exécution. On vouloit nous conduire par des mesures exagérées et fausses à une désorganisation complette. C'est dans l'espoir d'un horrible succès que les despotes coalisés attendoient dans l'inaction l'effet de leur or. On disoit au peuple de se lever en masse ; mais le peuple demanda à ces conseils perfides : « Et contre qui nous » lever ? ne le sommes-nous pas déjà » au nombre d'un million et demi » pour achever d'écraser la meutte » des rois? quels autres ennemis avons-

nous donc à combattre ? ne nous sommes-nous pas assurés des nobles, des prêtres, des étrangers, des hommes suspects ? ne faisons-nous pas tous les jours prompte et sévère justice des Vendéens, des fédéralistes, des émigrés, des accapareurs, des généraux traîtres, des fournisseurs infidèles ? contre qui donc nous insurger ? est-ce contre la convention, à l'instant même où elle met les mœurs à l'ordre du jour ; au moment où elle crée une marine la plus formidable qu'on ait encore vue ; au moment où la comptabilité se rétablit dans nos finances où l'équilibre doit dans peu balancer la recette et la dépense ; au moment où une jeunesse aguerrie par tout un hyver passé dans le rude apprentissage des armes, est devenue une pépinière de héros ; au moment où l'artillerie française offre le spectacle le plus terrible et le plus rassurant ; dans un moment où l'on est parvenu enfin à cette unité d'action, à cet ensemble d'opérations qui caractérise un gouvernement sage et ferme, un régime politique qui fait le désespoir

de nos ennemis divisés entr'eux ; dans un moment où le peuple Français, passant tout-à-coup de l'enfance imbécile à l'âge mûr, transforme les hochets religieux en fusils et en lingots, les chapelles en ateliers, son encens en poudre à canon, et ne veut plus d'autre culte que celui du dieu des hommes libres ; dans un moment où le salpêtre répandu sur tout le sol de la République française se prépare pour une explosion, telle que tous les trônes en seront ébranlés, renversés, réduits en poussière. Quoi ! c'est au moment où toutes les autorités constituées commencent à marcher droit dans l'étroit sentier de la révolution, qu'on parle de les dissoudre, de les remplacer par d'autres, et de bouleverser la République à peine assise sur ses bases. Est-ce pour réaliser le vœu horrible du ministre Pitt, mécontent, disoit-il en plein parlement, tant qu'on mangera du pain à Paris, et que les patriotes ne s'y entrégorgeront pas.

Mais déjà les principaux machina-

teurs de fausses insurrections sont connus, et des mesures sont prises pour déjouer leurs complots liberticides, et rompre la trame infernale où de bons citoyens se seroient laissé prendre, faute de lumières ou par excès de confiance. On a commencé par les subsistances : si elles ne sont pas surabondantes, du moins elles ne manqueront pas ; la sobriété et une libre circulation feront le reste, surtout à l'aide de ce nouveau décret qui permet à tout citoyen français et à tout sujet des puissances neutres ou alliées, d'exporter les productions territoriales de la République, évidemment superflues, ainsi que les objets de luxe. Mais que Pitt et Cobourg n'espèrent pas profiter de cette liberté rendue au commerce, pour échanger leur or et leurs poisons avec nous. Que les aristocrates n'espèrent pas non plus refluer des départemens à Paris, et de Paris dans les départemens pour demeurer inconnus et impunis.

Le masque vient d'être arraché à un grand nombre de faux patriotes,

dont trop long-temps la nation avoit été dupe, et dans peu devoit être victime. Tels qu'un M. Chabot, jadis capucin et prêtre, aujourd'hui Sans-culotte à vingt mille livres de rentes; et un M. d'Eglantine, ci-devant acteur, à présent falsificateur de décrets, et aux gages, avec ses collégues, des agioteurs de la compagnie des Indes et autres. Déjà l'un d'eux a voulu se faire justice, mais sa tête est conservée, pour tomber sous la hache des loix, qui vient de frapper d'autres ambitieux plus hardis.

C'est Hébert; ingrat et perfide envers le peuple qui le combloit de faveurs; sous le costume grossier du Père-Duchêne, il convoitoit la place du ministre et pour s'élever, il vouloit tout détruire, tout bouleverser; il accoutumoit la multitude à un langage sanguinaire et trivial, au lieu de lui prêcher les mœurs décentes qui siéent à une nation regénérée et devenue libre.

C'est un M. Ronsin, qui auroit fini peut-être par faire détester la

Révolution, en outrant les mesures révolutionnaires dont on lui avoit confié l'exécution : humain dans ses pièces de théâtre, féroce dans son commandement ; ce général, sans avoir le génie de Cromwel, aspiroit à lui ressembler ; et déjà se préparoit à traiter la convention, comme un autre parlement d'Angleterre.

C'est un M. Momoro, qui, bon ouvrier d'Imprimerie, méconnut assez ses forces pour devenir administrateur, et les vrais principes pour rivaliser la premiere et la plus auguste des autorités constituées. Tout en paroissant rendre hommage à la raison, le misérable compromettoit les mœurs, en substituant à la sainte image de la liberté le spectacle indécent de sa femme promenée comme une idole de Lampsaque.

C'est un M. Vincent, dont l'exaltation de tête ne le cédoit qu'à l'insolence du caractère et à la témérité de ses vues ambitieuses; se croyant capable d'être un chef de parti, il n'étoit qu'un brouillon, un de ces vers

luisans qui jettent un moment d'éclat pendant la nuit, disparoissent aux premiers rayons du soleil, et sont écrasés sous le pied sans qu'on s'en apperçoive.

C'est un M. Ducroquet, digne de son état (perruquier-coëffeur) petit frippon, une de ces chenilles rampantes qui font une tache ou un trou par tout où elles se posent.

C'est un M. Kokq: celui-ci ne démentoit point sa profession d'agioteur, et sa nation usurière. Il étoit Hollandais.

C'est le colonel Laumur, dont les talens presque nuls ne feront point regretter l'existence. Cet autre étoit désigné le régent de plâtre qui devoit présider le conseil de Louis XVII.

Ce sont MM. Mazuel et Ancard, cordonnier et coupeur de gands, aboyeurs de la conjuration, chiens d'arrêt aux ordres des chefs qui s'en servoient en les couvrant de mépris.

C'est un M. Proly, un M. Défieux, correspondans des cours étrangères, boutte-feux entretenus à Paris,

à grands frais pour incendier la République.

C'est le gentilhomme prussien Clootz, *dit* Anacharsis, espion de son maître, mais se révêtissant du manteau de la philosophie pour mieux avilir ou tromper la nation trop confiante qui lui accordoit l'hospitalité.

C'est un M. Dubuisson, auteur tragique de la force de Ronsin, dont la tête pleine de grands mots, et le cœur vide de sentimens vraiment républicains, ne cherchoit à faire du bruit que pour se rendre important, et semoit dans le désordre pour recolter dans l'anarchie.

Tous ces gens-là et beaucoup d'autres, dont on connoîtra par la suite les menées infâmes, avoient d'abord provoqué une petite révolution religieuse, pour en venir à une insurrection politique dont eux seuls auroient profité. Les apparences étoient d'abord pour eux. Il étoit louable de conseiller au bon peuple de mettre les prêtres une bonne fois hors d'état de nuire, et de transformer les églises

catholiques romaines en temples de la raison. Mais le véritable but des meneurs étoit de dépouiller les autels de toute l'argenterie dont ils étoient surchargés, de la porter aux différens hôtels des monnoies, de faire décréter qu'ils n'y auroit plus qu'une seule maison des monnoies pour toute la France; afin d'avoir à Paris, sous leurs mains, trois ou quatre milliards de matières d'or et d'argent, toutes prêtes à être monétisées; afin qu'à un jour fixe, à un signal convenu, on pût jetter tout de suite dans la circulation un demi-million d'écus pour acheter en même temps des denrées à tout prix; afin que le peuple insurgé tombât dans leurs fers et fût pour eux, contre la Convention et les patriotes; afin que le grand juge projeté fût bien reçu de la multitude et qu'elle vienne à reconnoître un prince tyran sous la tutelle d'un conseil de régence, composé de Momoro, Clotz, Ronsin, Hébert, Vincent, Dubuisson, etc. Alors l'ennemi entroit par tous les pores

dans le sein de la République, s'emparoit des villes maritimes et frontières, ainsi que des départemens à sa convenance. Alors plus de République, plus de Liberté en France! Alors on torturoit, on pendoit, on dépouilloit les bons citoyens: enfin un roi, une cour et toutes les horreurs qui s'en suivent.

Graces soient rendues au génie clairvoyant des patriotes! Nous venons d'échapper au plus grand de toutes les dangers; et le sang d'une poignée de scélérats previent l'assassinat de plusieurs milliers d'excellens républicains.

GERMINAL.

Tous les germes féconds de la nature inépuisable s'ouvrent, et déjà sous leurs feuilles et leurs fleurs laissent appercevoir le fruit. De même aussi l'arbre de la liberté commence à s'épanouir, arrosé du sang des traîtres. On se souviendra long-temps de ce

mois ; il est marqué du sceau de la justice nationale : la place de la révolution a donné les plus terribles exemples ; mais ils étoient indispensables: à mesure que l'hydre produira des têtes criminelles, il faudra bien les couper : le bras du peuple doit être aussi infatigable que celui d'Hercule.

Eh ! quel est le bon citoyen assez mal instruit pour s'appitoyer sur un Lacroix, qui passant de l'antre de la chicane dans le sanctuaire des lois, traitoit la République comme jadis il avoit traité ses clients, faisoit ses affaires dans la Belgique, où il étoit chargé des affaires de sa patrie, et s'entendoit avec l'infâme Dumourier, pour redonner des fers à la France après l'avoir impudemment volée.

Pourrions-nous plaindre cet abbé d'Espagnac, qui a rempli tous les rôles, excepté celui d'honnête homme; prêtre agioteur, libertin sans retenue, il ne démentoit pas la caste dont il étoit. Héros de la rue Vivienne, il n'avoit d'autre dieu que son porte-feuille. Sur nos frontières,

il faisoit plus de tort à nos armées que tous les ennemis ensemble, par ses spéculations perfides, et gagnoit plus en un jour qu'un père de famille laborieux dans toute son année.

Qui s'aviseroit de regretter les deux Frey, et ce Gusman et ce Diederichsen, et tous ce ramas d'étrangers, lâchés sur le territoire français pour y semer des germes de division, de fédéralisme, d'agiotage et d'anarchie.

Qui ne seroit indigné en se rappellant que ce Danton dont le caractère énergique promettoit un républicain à toute épreuve, étoit le lâche complice de Dumourier, et auroit livré sa patrie au premier despote qui lui eût assuré de quoi vivre en satrape et en sybarite.

Hérault de Sechelle, ci-devant noble et parlementaire, n'a jamais été, et ne seroit jamais devenu un franc républicain. Il n'en prenoit le masque que pour sauver sa fortune.

Quel bien auroit-on à dire de Delaunay, Bazire et compagnie: de Philippeaux qui n'a jamais pu se ré-

soudre à condamner le tyran : de Camille Desmoulins, dont la tête légère tournoit à tout vent, qui longtemps garda chez lui le buste de Lafayette, s'honoroit de manger à la table d'un duc d'Orléans, et traitoit la Liberté comme une courtisanne.

Le supplice de tous ces gens-là ne coûta pas une larme. L'indécence de leur conduite au tribunal révolutionnaire acheva de les condamner. Leur contenance pendant la route et au pied de l'échaffaud, étoit celle de ces faux braves qui ne pouvant éviter le coup mortel qu'ils ont eux-mêmes provoqué, veulent faire par amour-propre ce qu'un homme juste en pareil cas ne fait que par le sentiment de son innocence.

Que nos ennemis soient sincères, et que ceux qui nous cherchent des torts, nous disent si tous ces conspirateurs ne sont pas mieux dans le néant qu'au milieu d'une République dont ils déchiroient le sein en la caressant. Falloit-il faire grace à cet évêque de Paris, qui après avoir été

joueur de gobelets pendant plus de quarante ans, vient un beau matin nous déclarer qu'il est un imposteur ?

Fal'oit-il faire grace à cet Arthur Dillon, digne frère de ce Dillon, le favori de Médicis Antoinette, qui avoit brigué un commandement pour tromper le courage de nos braves frères d'armes, et les livrer sans défense à nos lâches et perfides ennemis ?

Falloit-il faire grace à ce Roselli Grammont, qui jadis mauvais acteur tragique, vouloit se venger des sifflets du parterre, en versant le sang des patriotes :

A ce jeune Lacroix, qui, pâle et tremblant à l'approche des ennemis à Châlons, n'avoit du front que pour persécuter les bons citoyens :

Au député Simond, ci-devant prêtre, conspirateur jusques dans le fond de sa prison :

A Chaumette, qui faisoit un indigne usage des faveurs du peuple trompé par son éloquence verbeuse, prêchoit une révolution à laquelle il

ne croyoit pas, et ne voyoit la République que comme une vache à lait?

Patriotes des campagnes, frémissez du danger que nous avons couru tous. Ces faux frères, impatiens du joug des lois, et qui ne vouloient que des places et de l'argent, méditoient une Vendée au sein même de Paris, nous affamoient pour nous faire tomber aux pieds d'un petit monstre couronné, conduit par eux à la lisière, agaçoient le peuple contre la convention, et la convention contre le peuple.

Mais détournons nos regards de ce tableau affligeant; car il est toujours triste de rencontrer sur son chemin tant de scélérats. Sans doute que ces fortes leçons préviendront de nouveaux crimes. Nous autres patriotes, instruits par cette grande expérience, faisons le vœu de n'admettre aux fonctions publiques, ni prêtres, ni nobles, et défions-nous de tous ces individus qui s'affichent et parlent bien haut; ces gens-là ont un mau-

vais dessein à cacher. Le civisme est molesté; un bon républicain marche droit, rondement, d'un pas réglé, sans se faire remarquer.

Avant d'ensemencer un champ, il faut l'épierrer; c'est ce qu'on vient de faire, et déjà nous nous en trouvons bien. Les soldats de la République aux frontières ne regardent plus derrière eux; inquiets de ce qui se passe au sein de leur patrie, ils sont tranquilles, ils savent qu'ils n'ont plus à combattre que les esclaves enrégimentés des rois. Le printemps ne s'achèvera point avant d'entendre parler de nos frères d'armes qui n'attendent que l'ordre des généraux pour fondre sur les retranchemens des troupes Autrichiennes, Piémontaises, Espagnoles et autres. Déjà nous nous approvisionnons à leurs dépens, sur terre comme sur mer; ils emmagasinent pour nous; à présent que leurs agens secrets sont découverts et punis, ils ont perdu l'espoir de se ravitailler chez nous. Ils n'ont plus d'abbé d'Espagnac pour

leur faire passer nos munitions. Ils redoutent nos armes, notre valeur, notre persévérance; mais ils ne redoutent pas moins nos sages lois, nos réformes et la sévérité de notre justice.

Ils comptoient sur les accapareurs; le décret du maximum y a mis ordre: ils avoient l'espoir de renouer des intelligences avec nos ministres; il n'y a plus de ministres: ce rouage incommode et coûteux est mis de côté. Il se trouve remplacé par des commissions placées immédiatement sous l'œil de la convention. Ils comptoient sur les excès de l'armée révolutionnaire sous des chefs perfides. Après avoir frappé les chefs, on vient de licencier leurs troupes et de les rendre tour-à-fait à la patrie, en les incorporant dans les bataillons, en sorte qu'il n'y aura plus de janissaires à craindre.

On avoit égaré et soudoyé des pétitionnaires pour demander à la convention qu'elle mît la mort à l'ordre du jour: nos législateurs ont répondu

que la justice et la probité seroient seules à l'ordre du jour.

On accusoit nos représentans de marcher vers la dictature; ils ont répondu par le serment de poignarder eux-mêmes le premier dictateur qu'ils découvriroient parmi eux, et ils tiennent parole; les dernières exécutions en font foi.

A travers les mouvemens révolutionnaires qui agitent la France depuis cinq ans, on espéroit dans le naufrage de la monarchie, faire disparoître les mœurs et les talens jadis si persécutés par le despotisme: la convention qui porte ses regards sur tout à la fois, d'un bras écrase les méchans; de l'autre elle couronne les bons. Elle ouvre le Panthéon aux mânes de J. J. Rousseau, cet éloquent prédicateur de la vertu, cet ennemi implacable des nobles et des prêtres: et en même temps, elle ordonne qu'on élèvera une pyramide de marbre noir pour y inscrire en lettres d'or les noms des héros de la grande journée du 10 août 1792.

Point de crimes sans châtiment! point de belles actions sans récompense! Voilà en abrégé tout le code des républicains français.

C'est d'après ces principes, que dans la Vendée, sur les décombres d'un château de Machecoul, à la place d'un calvaire ignoble, on à élevé un tombeau de gazon au patriote de Bonchan, à ce brave homme qui, pressé par ses bourreaux de crier, vive le roi, pour avoir la vie sauve s'écria: » Non! je méprise et j'ab-» horre votre fantôme de roi. Je » hais les fanatiques et les imposteurs; » j'ai juré de vivre libre, je suis fi-» dèle à mon serment. Disposez de » mon corps, mais ma pensée est » indépendante »!

Sans doute qu'il a déjà la couronne civique, ce jeune citoyen de Versailles, trompette dans le vingt-cinquième régiment, qui se trouvoit avec un lieutenant et 14 cavaliers engagés dans un combat trés-vif et enveloppés par un détachement de l'armée ennemie qui leur crioit de se rendre

rendre : Ah ! bien oui ! nous rendre !... dit Feron (c'est le nom de notre jeune républicain, âgé de 14 ans) en reprenant sa trompette et sonnant plus haut qu'auparavant. Il reçoit à l'instant cinq coups de sabre dont deux sur la tête ; son casque en est brisé. Après s'être défendu avec intrépidité, voyant onze de ces camarades renversés à terre, seul de sa troupe, il parvient a ramener son cheval, et rejoint son régiment.

Un peuple qui chaque jour a de pareils traits de bravoure à transcrire dans ses fastes, doit être invincible. Aussi, imposons-nous silence à nos ennemis ; ils ont pris la résolution de ne plus attaquer : les voilà réduits à la défensive, ils nous attendent ; en attendant, ils se laissent prendre leurs vaisseaux, leurs vivres. Un général espagnol vient de mordre la poussière ; Oneille, cette infâme ville, cette cité traîtresse, n'a pu tenir contre le premier effort des soldats républicains ; les habitans ont fui par une porte, tandis que nous entrions par l'autre,

sans coup férir, et sans perdre un seul de nos braves; nous y avons trouvé 15 canons et beaucoup d'effets; mais le plus important de cette prise, c'est qu'elle met le roitelet des marmottes en état d'arrestation dans le Piémont, et assure l'arrivage des subsistances achetées chez nos voisins neutres.

Le mois germinal, qui a vu tomber tant de têtes criminelles, et qu'une horrible conspiration devoit rendre le plus affreux de la deuxième année de la République, sera remarquable et cher aux bons patriotes par la grande mesure de police générale que les deux comités réunis de sûreté générale et de salut public viennent de prendre, et de faire adopter par la convention. Cette loi salutaire, et qui n'a contr'elle, que de n'avoir pas été portée plutôt, enjoint à tous les nobles, ainsi qu'aux étrangers qui ne sont domiciliés en France que depuis, ou peu avant la révolution, d'évacuer Paris et toute ville maritime et frontière, et de se retirer à dix

lieues, sans pouvoir être admis aux assemblées, aux sociétés, et aux fonctions publiques. Pourquoi a-t-on attendu si tard? mais il est toujours temps d'arracher l'ivraie qui se trouve parmi le bon grain, et de détruire le lierre rampant qui n'embrasse la vigne que pour l'étouffer.

Bons villageois, jadis vos ci-devant Seigneurs, non contens de vous vous rançonner, de vous humilier par leurs privilèges odieux et leurs prétendus droits, achevoient de vous ruiner, en vous intentant des procès qu'ils faisoient durer de père en fils.

Le grand décret de police générale enjoint à vos juges civils de terminer toutes les affaires dans l'espace de trois mois. Bénissez avec nous, bénissons ensemble le règne de la Liberté, le régime républicain. Il arrive le moment où, de fait, comme par principes, la France ne sera peuplée que de citoyens, tous frères, tous égaux, de patriotes purs, dignes de servir d'exemple au reste

des hommes. Nous avons pour nous la justice, la raison; et la nature contente de nous, nous traite comme ses enfans de prédilection; y eut-il jamais plus belle apparence pour nos récoltes? Il est vrai que malgré le grand nombre de bras employés au service de la République militante et triomphante, le sol de la France n'a jamais été mieux cultivé: la nature est révolutionnaire, et se déclare en faveur des Sans-culottes.

PRAIRIAL.

CHAQUE jour est marqué par nos succès sur mer, dans les plaines et sur le sommet des montagnes, devenues les barrières naturelles entre la République Française et les despotes de l'Europe. Comment ceux-ci répondent-ils à nos victoire? par des assassinats. Qu'il est beau de mériter

la haine des méchans ? qu'il est glorieux d'avoir pour cuirasse contre le fer des assassins, non pas le Saint-Suaire de Besançon, guenille sacrée qui ne faisoit de miracle qu'au profit des prêtres charlatans, mais le cœur et le bras de tout bon citoyen. Il a été saisi un envoi de poignards, forgés sur les bords de la Tamise, à l'usage des scélérats soudoyés sur les rives la Seine, pour assassiner la Représentation nationale, et replonger la France dans le cahos de l'anarchie ou dans le gouffre du despotisme.

Mais les projets de Pitt et de Cobourg sont aussi insensés qu'exécrables. Car enfin, quand nous aurions à pleurer la perte de nos plus sages législateurs, croyoient ils donc pour cela que la République seroit anéantie; elle le sera, quand il n'y aura plus de Français pour la défendre ; il faut exterminer 25 millions d'hommes. En attendant, et à travers les glaives suspendus sur nos têtes, celui de la justice frappe sans relâche les contre-révolutionnaires,

de toutes couleurs. Le trop fameux Jourdan, si connu par la Glacière d'Avignon; Jourdan qui avoit passé par toutes les professions, excepté celle d'honête homme, vient d'expier ainsi que 22 autres conspirateurs, tous ses crimes commis avec une barbarie perfide et raisonnée.

Ainsi sous le règne de la pure démocratie, chacun reçoit son salaire. Veuve généreuse du brave Deschamps, tu as obtenu le prix de ton héroïsme aussitôt que tu as paru devant la Convention. Qui pourroit refuser son admiration et une récompense à cette Républicaine, bien au-desus des femtant célébrées jadis? Commandant de la place à Chollet, son mari reçoit un coup mortel à côté du général Moulin, quand ce patriote blessé s'est brûlé la cervelle, pour ne pas tomber au pouvoir des brigands; ceux-ci de retour à Cholet, se portent chez la veuve, pillent sa maison et veulent la forcer à crier VIVE LE ROI. « Non, répond cette généreuse ci-

» toyenne : non ! je ne souillerai pas
» mes lèvres de ce cri infâme. Mon
» mari vient de mourir pour la Pa-
» trie, je veux l'imiter. Frappez :
Les atroces Vendéens, à ces mots, lui donnent trois coups de bayonnette dans le corps, et font deux fois feu sur elle. Noyée dans son sang, et la croyant morte ils se retirèrent. Des Républicains accourent, l'emportent chez eux, et par leurs soins viennent à bout de la rappeler à la vie : voilà ce sexe qu'on calomnioit, qu'on ne croyoit pas à la hauteur de la révolution ! Lâches aristocrates, émigrés sans pudeur, comme sans courage ! allez dénigrer la République chez nos voisins. Nous, de notre côté, nous leur apprendrons que le Peuple Français n'a plus de sexe ; tout le monde est devenu héros en devenant libre.

Quel contraste, quand ont lit les atrocités de la nation Anglaise, Hanovrienne et Autrichienne ! Nations impies et tout-à-fait dégradées sous la Verge du fer de Pitt et de Cobourg. C'est

trop long temps être généreux envers ces cannibales. Le moment est venu de faire retomber sur eux le sang de nos braves volontaires qu'ils ne peuvent vaincre en face, et qu'ils massacrent lâchement et par surprise. Plus de grâces à ces brigands enrégimentés! plus de prisonniers! qu'ils périssent tous, et soient moissonnés sous la faucille républicaine. Ce sont eux-mêmes qui nous réduisent à cette extrêmité; et cette mesure d'ailleurs hâtera la fin d'une guerre dont nos ennemis font presque tous les frais.

On ne peut sans frémir se rappeler les horreurs commises à Bouillon par les soldats de l'Empereur. Vingt-sept citoyens désarmés, et n'opposant aucune résistance au pillage, ont été massacrés dans leurs maisons et dans les rues.

Ce n'est pas ainsi qu'en ont agi les Républicains lors de la communication rétablie entre Lille et Douai. Trois cent Hessois défendoient le poste de Sarroy. Bientôts ils demandent à capituler. Selon les lois

de la guerre ils devoient être passés au fil de l'épée, puisque la place avoit été prise d'assaut ; le général français leur fit grace de la vie : cependant l'ennemi étoit fort de 6000 hommes dans cette affaire importante. Près de 100 pièces de canons, et au moins 2000 prisonniers ont été le butin de notre armée victorieuse et digne de la victoire.

Condé, dit le grand, s'est fait un nom dans les fastes du despotisme, par une longue suite de victoires ; mais que ces triomphes coûtoient cher à la Nation ! plusieurs milliers d'hommes n'étoient rien aux yeux de ce général. Ce n'est que par le sacrifice réitéré de ses soldats qu'il remportoit l'avantage. Une nuit de Paris, disoit ce capitaine sanguinaire, suffira pour completter mon armée.

Nos commandans républicains ont d'autres principes, sans avoir moins de talens. Le sage Dugoumier auroit pu se rendre maître plutôt de Collioure et de Port-vendre ; mais il a préféré de ménager la vie de nos

frères d'armes. C'est sur-tout depuis que nous sommes libres qne nous sentons le prix de l'existence. Un monument de granit élevé sur la place de Bagnyols, apprendra à la postérité le courage des François et la honte de l'Espagne. On y lira dans le style des Spartiates: Ici 7000 Espagnols posèrent les armes devant les Républicains.

Patriotes des campagnes, en est-il un seul parmi vous qui ne soit fier d'être François, et de tracer des sillons nourriciers sur un sol défendu par de tels volontaires. Qu'ils doivent être fâchés ceux d'entre vous qu'une éducation à peu près nulle n'a pas mis en état de lire par eux-mêmes le récit de toutes les belles actions qui chaque jour honorent la Nation.

La langue doit être une, comme la République; il faut que les paroles soient à l'unisson comme les cœurs. Hommes libres, quittez le langage des esclaves. Admissibles à toutes les fonctions par vos droits de Citoyen, instruisez-vous assez pour en

remplir les devoirs. La connoissance de sa langue natale est la première science à vous procurer : il faut que la langue française vous soit aussi familière que la Liberté. Un patriote doit savoir lire, écrire et parler la langue de son pays. Plus de patois, plus de jargon, qui jadis faisoient du Peuple François, 5 ou 6 nations étrangères l'une à l'autre ; point d'expressions basses ! point de juremens sacrilèges ! point de dictons malhonnêtes ; il faut que le langage du Républicain soit aussi pur que ses principes. Autrefois les despotes, les nobles, les riches et les prêtres n'étoient pas fâchés d'entendre le peuple s'exprimer en termes grossiers, eux au contraire affectoient un idiôme recherché ; c'étoit comme une barrière aristocratique qu'ils élevoient entr'eux et le Peuple. Mais aujourd'hui que nous sommes tous égaux, tous fréres, parlons-nous avec franchise et décence ; respectons-nous dans nos discours, comme dans notre maintien ! Il faut que le premier des Peuples soit en même temps

celui qui parle le mieux. Ce sont surtout vos enfans qui doivent répondre au vœu de la Convention. Vos enfans doivent se trouver en état de célébrer avec connoissanee de cause la double fête de BARRA et de VIALA. Puisque l'héroïsme ne connoît plus d'âge, il faut se préparer de bonne heure à marcher sur les traces de nos grands hommes de 12 à 15 ans, et à être admis dans cette pépinière des élèves de l'école de Mars qui se forme dans la plaine des Sablons. Ce séminaire de la Patrie vaudra bien celui des prêtres, où la jeunesse perdoit tout à la fois, ses mœurs, sa santé et sa raison.

Nous ne pouvons nous refuser à citer un trait d'héroïsme qu'on eut regardé jadis comme une fiction, propre à piquer l'émulation de l'adolesceace. Un enfant de huit ans, tambour dans nos armeés, se trouve près de son père, simple fusillier, dans un combat fort vif. Son père atteint d'un coup mortel, tombe sous ses yeux; l'enfant se saisit de son arme, et

et perce de sa bayonnette le soldat ennemi qui venoit de le rendre orphelin : la Convention ravie a donné un sabre à ce héros de huit ans.

Si jamais nation a mérité les bénédictions de la nature, c'est sansdoute un peuple qui élève vers elle des mains pleines de vertus. Patriotes des campagnes, à la fête de ce mois, les productions dont la République est redevable à vos sueurs, faisoient le plus bel ornement du char de la Liberté; tous les instrumens du labourage lui servoient de cortège. Le chêne toujours vert et une gerbe de bled que les rayons du soleil avoient déjà dorée, étoient la parure de la seule divinité digne du cœur de l'homme. Huit taureaux vigoureux, emblême de la force des Républicains, trainoient ce véritable char de triomphe, au milieu des Représentans de la première puissance du Globe. Le Dieu des hommes libres qui n'est pas celui des prêtres, sourioit à travers le disque du soleil, à cette solemnité : c'est la

première fois qu'on lui rendoit un culte digne de lui. O la belle religion, que celle dont les ministres sont des pères de familles, des épouses laborieuses, des filles honnêtes et remplies de graces, des enfans impatiens de devenir hommes! Qu'il est sublime ce culte qui a pour temple la voûte du Ciel, pour flambeau celui du soleil, pour autel une Sainte Montagne, pour sacrifice des fleurs et des fruits, pour cantique, le cri de vivre libre ou mourir!

Au lieu de ces plates sentences qu'on lisoit en baillant sur les murailles des églises et des couvens; avec quelle avidité le Peuple transcrivit, pour ne les jamais oublier, ces inscriptions semées çà et là sur les rochers de la montagne:

» C'est la justice qui rend seule » les hommes égaux.

» Le Peuple Français vote la li- » berté du monde.

» On n'imite pas la vertu.....

» Peuple c'est peu d'anéantir les » rois, si tu ne sais pas respecter » les vertus.

» Laissons les prêtres : retournons » à la vérité.

» L'homme révolutionnaire est un » héros de bons sens et de probité.

» La garantie d'un gouvernement » libre est dans la justice et la vertu » du Peuple.

» La Liberté est le règne de la » justice.

» Françaises, chérissez la Liberté, » achetée au prix du sang de vos » frères, de vos amis, de vos époux: » servez-vous de l'empire que vous » a donné la nature pour étendre » celui de la vertu Républicaine.

» Défions-nous de l'ivresse-même » des succès : soyons terribles dans » les revers, modestes dans nos » triomphes.

Patriotes des campagnes ! pénétrez-vous bien de ces vérités, résultat de la réflexion et de l'expérience. Méditez-les en allant à vos travaux, et dans vos voyages,

gravez-les profondément dans la mémoire encore tendre de vos enfans : écrivez-les sur le seuil de vos maisons, au chevet de votre lit, sur vos charrues, à la porte de vos granges, par-tout; car il faut que la République soit toujours présente, à vos regards, et parle sans cesse à vos cœurs. Copiez et placez sur l'arbre de la Liberté de vos communes ces mots touchans que nous avons lus sur le chêne servant d'abri à la Montagne de la Convention.

« Soyez toujours assez généreux pour me conserver; vos enfans cueilleront mes fruits, et vous béniront sous mom ombrage ».

Car sans doute nous travaillons plus encore pour nos familles que pour nous. La Révolution n'est pas une rose sans épines; les pères ne la sseront que la fleur à leurs enfans.

Tandis que le peuple Français expioit 17 cents ans de fanatisme, et faisoit amende honorable au dieu des hommes libres pour nos bons ayeux, aveugles et fanatiques; un chartreux,

ex-constituant, Dom-Gerle, une vieille intrigante, la Mère de Dieu, ou Catherine Théos, dirigés de loin par Bergasse, Laly-Tolendal, Mounier ect. vouloient essayer sur des cerveaux foibles une petite contre-révolution religieuse dont le but étoit de nous mener, les mains liées, aux genoux des prêtres, aux pieds d'un roi. La mère de Dieu eut été comme la Jeanne-d'Arc de Louis XVII; avec cette différence, que cette fois les Anglais au lieu de brûler la vieille sorcière, lui faisoient passer force guinées. La justice nous fera raison de cette nouvelle Vendée, qui comme l'autre, auroit pu se répandre de Paris dans les campagnes.

Mais laissons là de misérables conspirateurs que le tribunal révolutionnaire réclame, et rendons de nouvelles actions de grace au génie de la République: il vient de faire entrer dans nos ports cent seize bâtimens chargés de grains, et de nous procurer la victoire navale la plus signalée et la

plus disputée. Le tyran des mers vient d'apprendre à craindre le pavillon tricolor. La marine française a eu des succès aussi rapides que son établissement. Un peuple libre peut tout; il n'a qu'à vouloir.

FLORÉAL.

VOUS vous rappellez la conduite des magistrats parlementaires, au commencement de la révolution; ils ne la vouloient que pour eux, et protestèrent contre, aussi-tôt qu'ils s'apperçurent qu'elle alloit devenir un bienfait pour tous. Ces égoïstes viennent de payer de leur tête tous les maux médités par eux contre une nation qui voulut être libre malgré eux. Puisse ce châtiment servir de leçon à leurs pareils chez les autres peuples!

La France tient parole; et on lui rend justice jusque dans le parlement d'Angleterre, où d'honorables membres proposoient à haute voix de nous combattre avec la famine et

l'agiotage, l'incendie et les assignats : « Détrompez-vous, répliqua le lord » Stanhope ; vous eussiez en votre » pouvoir les foudres de Jupiter et » les mines du Pérou, vous ne ferez » jamais reparoître une majesté royale » en France ; cessez de calomnier les » François, en les accusant d'attaquer » toutes les propriétés : les François » font seulement supporter au riche » le poids d'une guerre qu'il a sus- » citée. De pareils hommes portent le » joug hors de chez eux, mais ne » le reçoivent pas.

Tout en faisant journellement des prises sur les Anglais, nous forçons les bons esprits d'entr'eux à nous rendre justice et témoignage. Notre sévérité effraie autant que notre bravoure ; et c'est bien mériter des gens de bien de tous les pays, que de frapper du glaive de la loi, un M. Depresmenil, charlatan en simarre qui, pour avoir résisté un moment à un roi, se croyoit quelque chose, et vouloit remplacer la couronne du despote, par le mortier d'un prési-

dent de grand'chambre. Le grand âge, et quelques vertus personnelles n'étoient point capables de justifier Malsherbes d'avoir prostitué sa vieillesse à la défense d'un tyran, dont les mains fumoient encore du sang des patriotes massacrés par ses ordres et sous ses yeux Des cris de vive la République accompagnèrent la chûte de la tête de Lechapelier, digne compagnon de Barnave, dont le babil quelquefois éloquent, étoit vendu à la cour, et qui mit toute son étude à forger au peuple dans le comité autrichien, des chaînes constitutionnelles.

Et remarquez, patriotes des campagnes, que chaque tête coupable, en tombant sur l'échaffaud, nous vaut une victoire : au Nord, dans les Ardennes, sur les Alpes, sur les Pyrenées; le Dieu de la justice bénit nos armées, et combat avec les intrépides défenseurs de la patrie. Toute la Sardaigne espagnole est à nous. Appaisez-vous, mânes du brave Dagobert : que cet infatigable général,

en attendant sa place au Panthéon, reçoive en expiation du sang qu'il a versé pour la République, celui du comte d'Estaing qui, à l'ombre de quelques lauriers, méditoit le massacre des patriotes de Versailles, à la journée du 5 octobre 1789 : et toi, Angrand d'Alleray, lieutenant civil au Châtelet, tu voulois faire le procès à la révolution pour plaire à la reine; la faulx du temps ne t'épargna que pour te livrer au fer de la guillotine, de compagnie avec Latour-du-Pin, ce ministre de la guerre, méditant avec son maître de tourner contre la nation ses propres armes; avec Charost et Villeroi; et Nicolaï le président au grand conseil, et de Crosne le lieutenant de police, et cette horde de scélérats, chargés de titres pompeux et de biens immenses, acquis et mérités par leur dévouement abject aux volontés d'une cour meurtrière et perfide.

A peine tous ces contre-révolutionnaires ont-ils payé leur dette à la justice nationale, qu'arrive la nouvelle

de la prise du camp de Famars, de la ville de Courtray, et d'un butin considérable. Au reste, quelle armée mérita mieux de vaincre que celle de la Moselle, qui a pris l'engagement solemnel de s'abstenir de tout pillage sur le territoire ennemi, et de toute violence envers les habitans. C'est ainsi que les soldats de la République Française la feront respecter et chérir dans toute l'Europe; le drapeau tricolor qui flotte sur le mont Saint-Bernard et bientôt sur le mont Cénis, deviendra le point de ralliement pour tous les amis de l'humanité comme de l'indépendance.

Et n'en doutons pas, c'est notre exemple qui fermente déjà dans le cœur des Polonais opprimés, et les fait recourir en ce moment à une insurrection : déjà Varsovie a vu son 14 juillet, à l'instar de Paris. Le lâche et traître Stanislas Auguste, qui a vendu son pays à Catherine, ne sait plus où se cacher; et les janissaires russes fuyent à leur tour devant ceux qu'ils conduisoient sous le

bâton. Sainte Révolution de France! Oui, tu feras le tour du globe : il te faudra marcher sur des monceaux de cadavres ; comme tu viens encore de faire dans la Vendée. Tu ne te reposeras que quand il n'y aura plus de brigands. Tu es le van qui sert à séparer le bon grain d'avec la paille stérile.

Il faut que la justice reste à l'ordre du jour, jusqu'à ce que le dernier des conspirateurs ait subi la peine due à ses attentats. Ceux qui s'étoient enrégimentés dans la garde du tyran, ces grenardiers volontaires, si insolens avec leurs concitoyens, si bas dans les anti-chambres de leurs maître et maîtresse, ne devoient pas être plus long-temps impunis. Leur supplice a été double en allant le subir ; leurs oreilles aristocratiques ont été frappées de l'annonce d'une nouvelle victoire au sein des Pyrénées orientales, du naufrage de toute une frégate Anglaise, et de la prise de vingt-quatre navires chargés de bleds et autres marchandises de première

nécessité. Deux jours plus tards, ils auroient pu entendre le récit du succès de l'armée d'Italie, de la conquête de Saorgio, avec près de trois cents pièces de canon, et le désespoir du despote Piémontais, et la mort de deux généraux Espagnols.

Voilà de quoi répondre, sans doute, à ceux qui, de bonne foi ou non, s'allarment sur la perte de Landrecis, occasionnée par quelques nouvelles perfidies. Ces citoyens peureux ou malveillans ne sont point dans le secret de la campagne; que diront-ils, quand ils apprendront que l'ennemi, si fier d'un avantage qui ne lui a pas coûté beaucoup, se trouve cerné de toutes parts, et paye cher un moment de succès dont il ne s'est pas assez défié.

Patriotes des campagnes, des victoires ne suffisent pas pour asseoir notre République et la maintenir à ce degré de prospérité et de gloire, où déjà elle se trouve. La liberté a besoin de deux gardiennes assidues: l'instruction et la vertu. On ne fait

rien

rien de solide sans mœurs et sans lumières.

Peuples voisins, qui nous contemplez en silence, ou qui nous combattez sur parole, lisez la déclaration du Peuple Français, et si vous n'en êtes pas touchés, vous êtes des anthropophages dignes du sort qui pèse sur vous, et de la vengeance qui vous attend : lisez, et ayez le courage après, d'obéir à des monstres couronnés, qui ne sont forts que de votre foiblesse, et qui tomberoient à vos pieds, si vous cessiez un moment de les soutenir de vos bras trop généreux. Lisez : « Le Peuple » Français met au premier rang de » ses devoirs de détester la mauvaise » foi et la tyrannie, de punir les » tyrans et les traîtres, de secourir » les malheureux, de respecter les » foibles, de défendre les opprimés, » de faire aux autres tout le bien qu'on » peut, et de n'être injuste envers » personne ».

Et nous, heureux enfans de la République, nous pourrons désormais

assister aux fêtes nationales sans rougir. Des prêtres imposteurs n'en seront plus les ministres : des nobles insolens n'y viendront pas étaler leurs airs d'indécence. Tous frères, tous égaux, nous nous rassemblerons en présence de la nature, pour rendre un hommage pur et simple au génie de la Liberté. Nos premiers vœux seront consacrés à la grande famille des êtres raisonnables et nés pour être libres, au genre humain dont nous avons le bonheur d'être les aînés en Liberté!

Les bienfaiteurs de l'humanité, les martyrs de la Révolution obtiendront nos premières couronnes; depuis J. J. Rousseau jusqu'à Barras, les noms de tous les grands hommes seront bénis par nous et gravés dans la mémoire de nos enfans, pour n'en être effacés que par la mort.

L'amour de notre République aura une fête; mais nous n'oublierons pas d'en consacrer une aussi à la Liberté du monde, car nous ne pensons pas à nous seuls; et notre Révolution pour

être complette, doit être un bienfait pour l'univers.

Dans une autre solemnité, nous renouvellerons notre haine contre les rois et leurs agens jusqu'à ce qu'il n'y en ait plus sur la terre.

Dans une autre, nous brûlerons notre encens à la justice, peut-être la première vertu et la plus nécessaire dans une République, sans oublier la vérité; la vérité doit avoir un temple dans le cœur d'un homme libre. Un homme libre doit-être vrai, franc et sincère. Le mensonge assiégeoit les avenues du trône, la vérité doit s'asseoir à côté du président de l'assemblée nationale; elle doit présider dans tous nos tribunaux, dans toutes nos administrations, dans toutes nos institutions, par-tout. Si l'on eût dit toujours la vérité, il n'y auroit pas tant de coupables à punir.

Républicaines, votre plus beau fard, la pudeur sera célébrée par vous, et recevra notre tribut: La pudeur, gardienne de l'innocence! la pudeur, le plus doux charme des plaisirs.

Et toi, sainte Amitié! ton règne enfin est venu. Tu ne pouvois trouver un asyle dans le cœur des hommes, tant qu'ils étoient esclaves. Il n'y a que l'homme libre qui soit capable d'être un véritable ami. L'amitié a pour trône la tendre Egalité, et pour sceptre l'indépendance.

L'amour honnête, l'amour pudique, cette belle passion qui est une vertu de plus dans un cœur pur, aura des fêtes plus dignes de lui, que celles tant vantées chez les Grecs et chez les Romains.

Les époux et les pères, les épouses et les mères seront honorés à leur tour : ce sont eux qui constituent pour ainsi dire la République ; elle repose toute entière dans leurs mains ; elle leur confie ses gages les plus précieux.

La frugalité et le désintéressement, le courage et es stoïcisme, ces austères vertus qu'ils ne connoissoient que dans dans les livres, auront enfin un autel et des adorateurs pratiques.

Les quatre âges de la vie sont des

époques qui demandent à être remarquées et solemnisées. Heureux dans tous le cours de leur existence morale et physique, les Républicains se plaisent à se rendre compte de leurs devoirs, et s'arrêtent complaisamment à ces différentes nuances des jours qui nous sont données en compte par la bonne nature.

L'agriculture et l'industrie, dont les bienfaits journaliers alimentent et enrichissent la République, auront part à nos souvenirs, ainsi que nos ayeux et la postérité. La reconnoissance nous fait un devoir de rappeller la mémoire de ceux qui sont venus avant nous, et nous devons de bons exemples à ceux qui viendront après.

La fête du bonheur sera l'expression naïve du sentiment de nos droits heureusement reconquis; et ce tableau de notre félicité ne sera pas l'hommage le moins agréable aux yeux de la nature et du dieu des hommes libres.

Un article de ce beau décret main-

tient la liberté des cultes ; mais qui se sentira disposé à en user ? Un culte sage et tout moral triomphera sans peine et tout naturellement de cette bigarrure de sectes religieuses dont nos yeux et nos oreilles étoient jadis choqués à chaque pas.

Ils ne méritoient pas d'assister à ces sublimes solemnités, ces trente fermiers généraux, vampires gorgés de la substance du Peuple ; non plus qu'Elisabeth, digne sœur du tyran. La régénération des mœurs et de la loyauté ne pouvoit les avoir pour témoins ; mais elle devoit être précédée de la bienfaisance nationale versée avec discernement et équité sur la tête des agriculteurs vieillards ou infirmes, dont tous les noms seront inscrits dans un grand livre.

Mais pour mériter ce secours honorable et sacré, il faudra prouver qu'on a soixante ans, qu'on est pauvre, et que pendant vingt années on a travaillé à la terre.

Les infirmités survenues par suite de ce travail ; avant l'âge de soixante

ans, seront un titre au secours décrété.

Cette même bienfaisance nationale n'a point oublié l'infortuné Jamain, l'une des dern ères victimes de Capet, dont il étoit le serrurier. L'ogre couronné, pour ensevelir ses crimes, avoit lui-même servi à boire à cet honnête artisan d'un vin empoisonné; un antidote administré à temps sauva la vie au citoyen, qui achèvera ses jours dans la langueur, en attestant l'atrocité du crime et la scélératesse du coupable. Voilà les rois, ils sont tous faits ainsi.

MESSIDOR.

TANDIS que vous moissonnez paisiblement vos champs sous la sauvegarde des loix révolutionnaires, vos frères-d'armes moissonnent les lauriers dans les plaines de la Belgique. La ville d'Ypres est en notre pouvoir, ainsi que son artillerie composée de cent pièces de canon, ainsi que sa

garnison forte de six mille esclaves. Le sang de trois mille Autrichiens a coulé aux pieds des murs de Charle-le-Roi : l'empereur aux abois déserte son camp pour fuir et se cacher a Vienne. L'argent, l'eau-de vie et la promesse du pillage de Paris, pour l'automne prochain, ne rassurent pas son armée tremblante. La bourse d'Amsterdam suspend son agiotage, et toutes les boutiques furent fermées au récit de la prise d'un convoi Hollandois. Le petit tyran mitré de Liége commence aussi à faire des retours sur lui-même, et croit déjà être à la veille du jour de la vengeance républicaine et de la justice des sans-culottes. Il payera cher, ce prêtre infâme, tout le mal qu'il fait lâchement souffrir aux patriotes.

Corsicions ici le nom de Fabius Delechaux ; c'est celui d'un Officier Municipal de Maubeuge, âgé de 62 ans : comme il travailloit à la démolition d'un fort ennemi, un boulet de canon lui casse une jambe : ce n'est rien, mes enfans, dit-il à ses

conciteyens, en tombant! Vive la République! vive la Convention!

Ce trait nous en rappelle un autre plus héroïque encore. Pères de famille, vous ne manquerez pas de le redire à vos enfans assis en cercle autour de vous, et vous associerez aux noms immortels de Barra et de Viala, celui de Chadelet. Agé de 11 ans, il étoit tambour lors du siège de Toulon. L'Anglais, dans une sortie où il avoit ramassé toutes ses forces, étoit parvenu à s'emparer d'une redoute importante; Chadelet marche à la tête de la colonne républicaine chargée de reprendre ce poste; il grimpe vers les embouchures de la redoute battant toujours la charge et répétant sans cesse: chassons ces scélérats. Trois autres tambours sont tués à ses côtés; son courage redouble: enfin, il tombe lui-même percé à la jambe d'un coup d'épée, en s'écriant: Vive la République.

A peine guéri, aussi-tôt qu'il peut se soutenir et marcher, il se rend à l'armée des Pyrénées orientales. Il

arrive et demande à son capitaine la permission d'accompagner un détachement qui alloit bivouaquer à un avant-poste : on lui refuse ; il part, sans rien dire, au point du jour. Une redoute espagnole est attaquée, la fusillade étoit vive ; Chadelet ne se possède pas de joie : il va, vient et répète à cris redoublés : entrons dans la redoute, chassons ces coquins d'Espagnols. Une balle passe en sifflant entre ses jambes : Chadelet, sans s'émouvoir, continue de battre de la caisse, et ne la quitte que pour ramasser les balles qu'il rapporte en riant aux tirailleurs.

Héros enfant ! Puisse le Dieu des braves te conserver à la République ; elle sera invincible avec de tels défenseurs.

N'oublions pas de consacrer dans nos Décades, le nom de ce brave cultivateur, Officier Municipal de la commune de Bastide, district de Ceret : il s'appelle Germain Faix, et il est père de cinq enfans en bas âge. Au moment où les Espagnols envahissoient

notre territoire de ce côté, il court pour sauver les papiers de sa Municipalité. Il en étoit venu à bout, quand il fut assailli par un détachement de soldats ennemis qui veulent l'obliger à crier : *Vive le Roi--Non ! je ne prononcerai jamais ce nom infâme.* On lui fracasse tous les membres ; on le laisse pour mort ; on pille sa maison. Germain Faix, en tombant, recueille ses forces pour crier encore plus haut : *Vive la Liberté ; Vive la République !*

Quand tout le monde fait ainsi son devoir, nécessairement tout doit réussir, et c'est ce qui nous arrive. Chaque jour de ce mois est marqué par une victoire, ou une prise de ville ou de vaisseaux. Les six premières journées ont valu à la République trente navires, la plûpart richement approvisionnés. Le 5, les Espagnols sont mis en déroute au poste du Rocher, et laissent à découvert Belegarde. Le 7, nous sommes entrés vainqueurs dans Charle-le-Roi, place extrêmement forte, et qui coûte plus de dix mille

esclaves aux tyrans coalisés. Six mille y ont perdu la vie et trois mille la liberté; il a fallu se rendre à discrétion. Cinquante pièces de canon sont le plus précieux du butin que nous y avons fait.

Le lendemain 8 Messidor...., patriotes des campagnes, les Anglais, les Prussiens et les Autrichiens se souviendront long temps de cette grande journée. L'affaire de Gemmappe peut seule le disputer à la bataille de Fleurus: les ennemis étoient en force; leur nombre se montoit à cent mille; ils avoient une cavalerie double de la nôtre et une artillerie terrible. Beaulieu, Cobourg et Lambesc l'assassin des vieillards dans le ci-devant jardin des Thuileries, commandoient cette masse effrayante et vouloient se dédommager de la perte de Charle-Roi. Dès les trois heures du matin ils commandent l'attaque : deux fois d'abord nous sommes repoussés ; à midi, c'est-à-dire après neuf heures entières de combat, la victoire n'étoit pas encore décidée. L'ennemi crioit:

point

point de retraite aujourd'hui ; il ne croyoit pas être pris au mot. Jourdan et Marsau, deux de nos plus braves généraux, commandent une attaque combinée. C'en est fait ! Prussiens, Autrichiens lâchent pied, fuient à toutes jambes, et battent la retraite contre leur promesse, mais pas un Anglais n'échappe : point de grâce à cette nation féroce, conformément au décret. Dix mille hommes restent sur le champ de bataille. Nous devons beaucoup à notre avant-garde; elle resta pendant cinq heures immobile comme un mur, exposée au feu des assaillans. Beaulieu, assure-t-on, a quitté la partie avec une jambe de moins. Lambesc l'infâme ne doit son salut qu'à sa poltronerie. Tous ces soi-disant princes, plus ils sont fanfarons, plus ils sont lâches.

La bataille de Fleurus décida de la campagne. Déjà Maubeuge est débarrassé de la présence des ennemis qui ne peuvent tenir devant cette place. Déjà Furnes où Cobourg avoit posé son quartier général, est en notre

pouvoir ; une quarantaine de drapeaux orne le palais national. L'un de ces drapeaux atteste un nouveau trait d'héroïsme qu'il faut rapporter ici : nous ne sommes embarrassés que du choix, parmi les grandes actions qui s'offrent en foule ; mais celle-ci vous touche plus particulièrement, patriotes des campagnes. Marc Ancogne, cultivateur dans le département de Lot et Garonne, et pour le moment soldat de la patrie, au premier bataillon du soixante-onzième d'infanterie, est fait prisonnier après la plus opiniâtre résistance. Il apperçoit de loin son bataillon qui s'avance au pas de charge. On se bat : Marc Ancogne, au fort de la mêlée, échappe à ses surveillans, fond comme l'éclair sur le porte-drapeau Autrichien, le renverse, lui arrache son drapeau et revient triomphant au milieu de ses frères d'armes.

Trois jours après la journée de Fleurus, tout le département de Gemmappe étoit restitué à la République. L'ennemi évacue Orchies et le Cateau ; il abandonne ses ouvrages devant Bou-

chain. Bruges est à nous, Mons ouvre ses portes, et nous nous emparons du camp de Réusse et du mont Parizel. Enfin, depuis le 5 Prairial jusqu'au 9 Messidor, le déficit des ennemis, d'après le calcul le plus modéré, est de près de trente-trois mille hommes.

Continuons la liste de nos victoires et de nos prises de villes. Le même jour, à la même heure, le 13 Messidor, Ostende et Tournai se rendoient aux armées de la République avec tous leurs magasins, toutes leurs provisions. L'empereur ne sait à qui s'en prendre. Dans son dépit, il accuse les habitans du Brabant de n'avoir pas fait assez de résistance, et de témoigner de la joie à la vue d'un vainqueur qui, au lieu des fers de l'Autriche, vient lui apporter la paix, la liberté et des lumières dont ils ont grand besoin, car les despotes ne doivent leur règne qu'à l'aveuglement des peuples. Mais, quel a dû être l'état de François d'Autriche, à la signification du décret de la Convention portant que les troupes ennemies renfermées

dans Valenciennes, Condé, le Quénoy, Landrecies, si elles ne se rendent pas vingt-quatre heures après la sommation de nos généraux, seront passées au fil de l'épée.

Pendant qu'on prenoit ces grandes mesures à Paris, toute une commune du district de Prades, ayant en horreur la lâcheté de celle de Laurent de Cerda, rassembloit, à l'approche du féroce Espagnol, dans les rochers et dans les bois, les femmes, les enfans et les vieillards, pour mieux défendre leur territoire. Ils ont préféré de voir brûler leurs foyers, à l'infamie de se livrer à l'ennemi. Deux cent maisons composoient ce hameau; il n'en reste pas une seule, mais il reste aux habitans l'honneur d'avoir laissé un grand exemple à leur compatriotes des campagnes. Ils n'ont pas tardé à être vengés. Six cens Espagnols ont été tués et quatre cens prisonniers dans une affaire qui suivit leur tentative téméraire sur le sol de la liberté. Le 11 Messidor, l'armée des Pyrénées orientales pénétra dans

la Cerdagne Espagnole, et s'empara pour son début de la plus riche manufacture d'armes de ce pays. Au nord, toujours nouvelles victoires. Le 14 Messidor, l'armée de Sambre et Meuse chasse l'ennemi de Nivelle et s'empare d'Oudenarde et de Gand, avec tous leurs accessoires, vingt-quatre canons, trente mille rations, de riches magasins et dix gros bateaux chargés de provisions : voilà de quoi nous payer des peines que les Autrichiens nous donnent, non pas à les battre, mais à les poursuivre, car ils sont en fuite permanente. Le 19, dans une autre affaire, ils perdirent quatre mille combattans.

Tous ces succès ont fait dire aux plus féroces de nos ennemis, aux Anglais : les Français sont comme des cailloux, plus nous les frappons, plus ils rendent de feu. Mais qu'ils y prennent garde, ces insulaires ; la première mèche allumée par nous sur les bords de la Tamise, pourra bien mettre en cendre le trône du roi George et la chambre des pairs. Oui ! Nous irons

venger le *Vengeur ;* c'étoit un de nos vaisseaux. Après un long combat, il s'entrouvrit et déjà il faisoit eau de toutes parts. L'équipage, par un dévouement dont on n'avoit pas encore eu d'exemple, refuse de se rendre et aime mieux s'engloutir lui-même que de passer sous le joug. On vit ces braves Républicains crier : Vive la République! en s'abymant dans les flots de la mer. Voila l'héroisme Français.

Tandis qu'on taxoit les aristocrates et les moines de Mons à un tribut de 2 millions, pour répondre à une nouvelle fabrication anglaise de faux assignats dont la loyauté impériale assuroit la circulation par Ostende, Bruxelles déposoit ses clefs aux pieds du général Français, le 22 Messidor. Le 26, pour anniversaire de notre 14 Juillet, l'armée du Rhin l'a dignement célébré en mettant en pleine déroute cette fameuse cavalerie Prussienne dont on nous faisoit peur. L'armée de la Moselle solemnissoit la même fête en s'emparant de Tripstad, ainsi que d'un magasin de fer. Enfin, les Gardes nationales d'Avesnes et de Maubeuge se

réunissent devant Landrecies. Ils n'attendirent pas long-tems. Le décret fatal parvenu à la garnison ne l'a pas tenue en suspend. Pour mériter le bienfait de la vie, elle s'est rendue prisonnière, au nombre de deux mille esclaves enrégimentés. Nous avons retrouvé dans cette ville 91 pièces de notre artillerie que la trahison avoit livrées à Cobourg, et de plus, vingt-six canons ennemis.

Voici donc l'armée combinée des despotes coalisés repoussée sur un espace de plus de vingt lieues. La voici abandonnant les Vosges; Plaksberg pris d'assaut, Spire, Neustad, etc, tombés à notre pouvoir. Voilà Namur à nous, en dépit de la tactique des officiers Prussiens, Hanovriens, Autrichiens et Anglais. Mais ce n'est pas comme cela, disent-ils, qu'on prend une ville. Pour réponse, Namur est pris ainsi que Louvain et Malines, le 27 Messidor. Voilà les hordes Allemandes repoussées jusqu'à Tirlemont, et voilà que les affameurs vont être affamé! car nous sommes

maîtres de la Belgique et du Palatinat, les deux plus beaux greniers d'abondance de l'Europe.

Ainsi, la République Française marche de victoire en victoire, balayant devant elle les rois et leurs satellites, les grands criminels et les conspirateurs subalternes, car tandis qu'elle châtie George et Pitt, François, Beaulieu, Guillaume et Cobourg, par la bayonnette de ses intrépides enfans, elle fait justice, par la hache des loix, d'Osselin, Salles, Guadet, Barbaroux, et flétrit la mémoire de Buzot, et de Pétion qui n'ont échappé à l'échafaud que pour subir a peine infligée jadis aux deux reines Jézahel et Athalie. Le maréchal de Mouchi et le père de la Polignac, la Guiche et Broglie, Lambert et Nico aï, Linguet et Parisau, d'Hénin, la comtesse Boufflers, la Tour-du-Pin, le duc de Gèvres, et ce Laferté, intendant des menus plaisirs de Capet et de sa Médécis; ces exemples multipliés étoient nécessaires pour rendre respectable un régime fondé sur l'éga-

lité et la vertu. Ce sont des leçons utiles et qui frapperont cette pépinière de héros campés dans cette même plaine où le tyran jadis insultoit à tout un peuple, en passant en revue ses gardes aussi insolens que leur maître. L'école de Mars nous fournira de bons soldats, de sages officiers et des Républicains amis de la discipline et ennemis des rois. Habitans des campagnes, c'étoit la meilleure école pour vos enfans. O heureux Messidor ! Nous te saluons ! Sois béni entre tous les mois de la deuxième année de la République une et impérissable.

THERMIDOR.

TANDIS que nos braves frères d'armes loin de leurs familles et de leurs foyers, se faisoient apporter les clefs de Namur, de Bruxelles, franchissoient les Alpes et les Pyrénées, pour y arborer sur leur sommet le drapeau tricolor, et forçoient toutes les mers de respecter le pavillon républicain; au sein même de

la Convention, sous les yeux clairvoyans des citoyens de Paris, abusant du nom sublime de l'Etre Suprême, des monstres, charlatans et tartuffes, tramoient dans le silence la plus horrible, la plus infâme des conspirations; et tout en prêchant la Liberté, l'Egalité, la Fraternité, et mettant eux-mêmes à l'ordre du jour toutes les vertus sociales, n'étoient occupés depuis plusieurs mois qu'à saper les fondemens de notre sainte Révolution, et à nous ramener au despotisme le plus vil et le plus sanguinaire, par le chemin d'un faux patriotisme.

Bons villageois! qui ne croyez qu'au bien, qui avez tant de peine à soupçonner le mal et à trouver des méchans, auriez-vous pu imaginer que ce Robespierre n'étoit qu'un infâme qui nous trompoit tout-à-loisir depuis plusieurs années? Ce misérable se lavoit les pieds et les mains tous les soirs dans le sang qu'il avoit donné ordre le matin de répandre. Non content d'une cinquantaine de victimes

vulgaires, par jour, cet être infernal méditoit l'assassinat de presque toute la Convention. Comme Néron, il eût voulu que le peuple Français n'eût qu'une tête, pour le guillotiner d'un seul coup. Les tyrans de la Grece et de Rome, ceux de notre France, ceux de la Turquie, n'ont jamais fait construire tant de prisons que ce Robespierre n'en avoit ordonné. Plus de cent mille individus innocens gémissoient, par ses ordres, dans les cachots disséminés dans toute l'étendue de notre chère République; ils y éprouvoient tous les tourmens de l'enfer; et déjà destinés pour l'échaffaud, leurs guichetiers, dignes ministres de Phalaris-Robespierre, ne donnoient aux prisonniers que le nom de *cadavres*; et ils les traitoient en conséquence, les foulant aux pieds comme on fait des plus vils animaux sans vie.

Enfin, le bras du ciel ou plutôt la justice nationale a vengé en un seul jour tous ces attentats contre l'humanité, la liberté et la patrie. Les

mauvais génies en chef qui désoloient la France se sont démasqués eux-mêmes. Une seule séance de la Convention a suffi pour changer la face des choses et confondre Robespierre et ses associés. Une seule séance a suffi pour les livrer au Tribunal, et un seul jour pour en délivrer le sol de la République. Il étoit tems : la nuit du 9 au 10 a montré toute la profondeur de l'abîme sur le bord duquel nous nous reposions avec confiance. Tout étoit préparé pour faire main-basse sur la Convention et sur Paris. Des ruisseaux de sang eussent coulé a la lueur sinistre d'un incendie général ; et la royauté ressuscitoit et posoit son trône de boue sur des monceaux de cadavres. Déjà, tandis que Robespierre décrété d'accusation se refugioit à la Maison-Commune, au sein perfide du Conseil général, Henriot, son Général d'Armée, couroit les rues de Paris, le fer nud à la main, pour exciter les citoyens à se tourner contre leurs représentans rassemblés et attendant avec courage l'heure de mourir à leur poste.

C'en

C'en étoit fait si les bons Parisiens avoient donné dans le piège de leurs magistrats prosternés aux pieds de Robespierre organisant un tribunal de sang dont il eut scellé les arrêts avec le cacher fleurdelisé qu'il avoit déjà en main. Mais les Sections se sont ralliées au seul point marqué par l'honneur.

La Convention a compté autant de défenseurs prêts à mourir pour elle, que de citoyens. Le Conseil de la Commune, présidé par Robespierre, Couthon, SaintJust, etc. est resté seul avec son Henriot, son Etat-major et le Tribunal révolutionnaire. Le 10 Thermidor a vu briller la hache des lois levée sur la tête de tous ces conspirateurs, et aussi tôt dégoûtante de leur sang impur.

Au milieu de cette catastrophe qui a fait ouvrir les yeux à bien des patriotes égarés, est venue la nouvelle de la prise de Liége; tant il est vrai, comme nous avons déjà eu occasion plus d'une fois d'en faire la remarque, qu'un grand acte de justice porte bonheur. La tête de Robespierre et de

ses complices nous vaudra une suite de victoires, et la bénédiction de tous les gens de bien.

La chûte de cette tête a retenti dans toute l'Europe. Les puissances coalisées en porteront le deuil longtems. Elles perdent dans Robespierre et consorts, de bien bons amis, qui organisoient une contre-révolution infaillible.

Le premier fruit de cette nouvelle révolution a été un arrêté fort sage du Comité de salut public régénéré, portant que tous laboureurs, moissonneurs, etc. détenus comme suspects à raison des grains et farines trouvés chez eux, sans en avoir fait la déclaration, seront mis en liberté, pourvu que la quantité de grains et farines, non déclarée ne prouve pas de mauvaises intentions.

Une seconde mesure non moins urgente du même Comité, met en requisition tous les cultivateurs, pour garnir et approvisionner les marchés, en quantité suffisante.

Sans doute, cette injonction ne

regarde pas les bons patriotes des Communes agricoles, mais elle étoit nécessaire pour aller au-devant des manœuvres d'une foule de gens adroits semés dans les campagnes et bien payés pour induire en erreur les esprits simples et les ames foibles.

Une troisième mesure générale a fait bien des heureux. La porte de toutes les prisons s'est ouverte pour tous citoyens détenus sans cause ou sans motifs suffisans. La France devenue véritablement la terre de Liberté, de Fraternité, offre en tous lieux le spectacle enchanteur et attendrissant des pères de famille rendus à leurs enfans, des époux à leurs femmes, des enfans à leurs pères, des frères à leurs sœurs, des amis à leurs amis. En se rencontrant, on s'embrasse; les larmes coulent, et on jure de n'avoir plus d'idole et de ne plus souffrir de tyrans. La parole nous est rendue à tous. On peut se plaindre des malveillans et dénoncer les malversations. Nous ne ressemblons plus à des spectres ambulans que le nom

d'un despote glaçoit de terreur, que le souffle de sa bouche renversoit par terre. Les écrivains patriotes vont reprendre leur énergie et rompre enfin un trop long silence. Patriotes des Communes, vous saurez tout. On ne vous dissimulera plus rien. La franchise de la pensée et la liberté de la presse sont revenues à l'ordre du jour. Les hommes et les choses vont reprendre une nouvelle vigueur. Nos armées victorieuses sur tous les points de la frontière, ont applaudi à la chûte légale des traîtres, et volent à l'ennemi avec un nouveau courage. Nos frères d'armes sont rassurés; ils ne craindront plus d'apprendre l'incarcération arbitraire et l'assassinat juridique de leurs parens ni de leurs compagnons d'âge.

C'est bien assez d'être trahis dans nos colonies; vengeons-nous du moins sur le continent de la perte momentanée de quelques-unes de nos isles, due à la lâcheté de l'Angleterre qui ne pouvant nous battre, cherche à nous surprendre en corrompant nos

agens. Vengeons-nous ! Dédommageons-nous, en imposant les riches de Bruxelles à 5 millions ; ceux de Trèves à 4. Les frais de la guerre sainte que nous soutenons doivent être supportés par les impies qui se coalisent contre les droits sacrés de l'homme. Aux Pyrénées, toujours même succès. La vallée de Baston, le fort Maya, le camp de Bera, la montagne de la Bidassoa, les villes de Fontarabie, Saint-Sébastien et Tolossa sont en notre pouvoir, et des milliers d'esclaves nos prisonniers. Pas plus courageux que les Espagnols, les Autrichiens ont abandonné les hauteurs de Liége pour aller défendre Maestrict menacée d'une visite républicaine. Qu'ils tremblent plus que jamais, nos ennemis ! La hache de la guillotine ne travaille plus pour eux. Le crime seul montera à l'échaffaud, et les défenseurs intrépides de la Républiqu: sont certains que désormais chacun recevra son salaire. Une douce émulation va s'établir entre les autorité constituées et les citoyens ; et la pa-

trie toujours équitable, tiendra note des sacrifices qu'on lui aura faits.

C'est avec bien bon cœur, Républicains des campagnes, que vous avez célébré la fête du 10 août 1792, de cette journée qui a vu le repaire de nos despotes héréditaires forcé par nos braves citoyens de Paris; de ce mois mémorable et devenu une seconde fois célèbre par la chûte et la punition d'un autre tyran d'une espèce plus dangereuse et plus malfaisante encore. Epoque heureuse dans nos fastes, et qui nous sert de nouvel engagement pour ne plus croire sur parole, nous défier des beaux discours, et ne nous en rapporter qu'aux actions. Nous avons couru tous de bien grands dangers, mais il en est résulté aussi de bien grands avantages. Les Comités de la Convention se sont épurés et soumis à de nouvelles loix protectrices de la liberté publique. Les Sociétés populaires se hâtent aussi de jetter dans le creuset d'un scrutin épuratoire, les membres qui les composent. Les Conseils de Communes,

avertis par le châtiment exemplaire infligé à celui de Paris, ne seront pas tentés de tendre au royalisme par l'anarchie ; et enfin, les Comités révolutionnaires des Chefs-lieux de Départemens, assujettis à des règles certaines, n'iront plus à tâton. Plus éclairés et plus circonspects, ils ne compromettront plus la garantie personnelle et l'honneur des citoyens.

Mais, en même-temps, ne passons pas d'un extrême à l'autre : ne soyons ni sanguinaires, ni modérés ; soyons justes, et que les forfaits de quelques individus ne nous fassent pas perdre de vue les grands intérêts de tous et les dangers qui nous restent à courir. La Vendée n'est plus, mais il y a encore des Chouans qu'il faut exterminer. Valenciennes et Condé sont encore au pouvoir de l'ennemi : donnons aussi la main à nos Alliés. Déjà les Etats-Unis de l'Amérique ont député vers nous pour resserrer cette chaîne fraternelle et indissoluble qui ne doit faire qu'une masse indestructible de toutes les nations libres.

Les tyrans se coalisent contre les peuples indépendans. Coalisons-nous à notre tour contre les brigands couronnés.

Organisons un véritable Gouvernement révolutionnaire qui serve de sauve-garde aux citoyens et inspire l'effroi aux méchans. Sur-tout, que la Convention se serre, ne fasse qu'un et nous donne l'exemple de toutes les vertus civiques. Qu'il n'y ait plus dans son sein ni côté droit ni côté gauche, ni haut ni bas, ni plaine ni marais; qu'elle soit toute la montagne, comme le peuple Français qu'elle représente ne fait qu'une seule nation.

La nouvelle de la trahison du Général Paoli qui a vendu notre isle de Corse a Pitt, est venue attrister un moment le dernier jour du mois Thermidor; mais cette perte accidentelle nous sera tôt ou tard restituée. Nous irons demander à Georges l'indemnité de la guerre lâche et cruelle qu'il a tant de peine à soutenir. Londres nous payera la Corse, comme

Bruxelles nous dédommage de Valenciennes. Conduisons-nous bien dans l'intérieur, et le reste de l'Europe qui nous contemple sera trop heureux de nous imiter. Nous n'avons plus de tyrans ; nous sommes en garde contre ceux qui voudroient le devenir. La perfidie seule a pu nous surprendre quelques avantages. Le peuple Français est le plus intrépide des peuples de la terre, comme il en est le plus libre et le plus éclairé. La nature ne cesse de nous protéger visiblement. Peu d'années ont fourni de plus belles récoltes. Que nous faut-il de plus ? L'histoire n'offre point d'époques plus brillantes que celle où nous nous trouvons. Soyons toujours nous-mêmes ; ne cessons de fraterniser ; repoussons la discorde intérieure pire que la coalition des despotes, et la République est impérissable

FRUCTIDOR.

LE commencement du dernier mois de l'année Républicaine a été heureux, ainsi que toute la campagne militaire des Républicains. Avant coureur de la prise de Valanciennes, le Quesnoy est rentré au pouvoir de la France, après 20 jours de tranchée ouverte, 118 canons, 2800 hommes et une cinquantaine d'émigrés ont été le prix des vainqueurs. En moins d'une heure, cette brillante nouvelle est parvenue à Paris, par le moyen du télégraphe, machine ingénieuse, dont le service est aussi rapide que nos conquêtes.

Il ne falloit rien moins que le récit de cette victoire, pour éprouver nos fronts contristés par les détails révoltans des horreurs exercées depuis tant de décades dans les prisons, qui ne s'ouvroient qu'aux ordres de Robespierre l'infâme et de ses inquisiteurs politiques. Enfin, leur régime affreux n'est plus; et la peinture qu'on en a offerte à nos yeux, servira de

monument propre à nous mettre en garde contre de nouvelles inquisitions. La délivrance des deux frères Renaud, et leur comparution à la barre de la Convention, ont fait verser des larmes sur le martyre de leur sœur, victime du tyran qu'elle avoit appelé courageusement par son nom. Les comités révolutionnaires, si souvent influencés, vont être réorganisés; ceux de Paris, sont réduits à 12. On s'apperçoit déjà des heureux effets de cette dernière révolution, et déjà les faux frères, qui parlent encore de terreur, commencent à l'éprouver pour eux-mêmes; ils sont au moins soupçonnés de chercher à faire haïr la Liberté Française. Déjà aussi on peut prêcher impunément la liberté de la presse, sur laquelle des mains perfides, avoient jetté un voile odieux. Point de République, sans cette sauvegarde de tous les droits de l'homme et du citoyen. Il faut pouvoir tout dire et tout écrire. L'instruction est la baze première de la société civile, et sous ce point de vue, pères de

famille, vous pleurez la perte de l'une des plus belles bibliothèques de Paris, incendiée par défaut de soins, et peut-être par malveillance.

Deux décrets annoncent une régénération de principes. Le premier supprime l'espèce de salaire qu'on allouoit aux citoyens indigens, pour assister aux assemblées générales de sections; salaire auquel s'étoient refusés beaucoup de sans-culottes, trop fiers pour se faire payer de l'exercice du plus beau de leurs droits. Mais des fripons profitoient de cette générosité; et c'est ainsi qu'on gaspilloit les deniers de la Répub ique.

L'autre loi veut que le fils porte le nom de son père. Loi naturelle et sacrée, que des intriguans éludoient pour masquer leur fortune nouvelle, en cachant la pauvreté de leur origine.

Honneur au général de brigade, Mirabel, mort sur-le-champ de bataille, après avoir assuré la victoire à l'armée des Pyrénées Orientales sur les Espagnols, qui ont perdu, en voulant

voulant ravitailler Bellegarde, 2500 esclaves. Voilà de quoi nous dédommager de Calvi en Corse, obligé de se rendre au traître Paoli, après deux mois de siège et quinze jours successifs de bombardement. Mais faut-il donc croire à la perversité humaine? Oui! tout peuple qui reste volontairement esclave, est ou doit être âche et féroce tout ensemble; et tels se sont montrés les Catalans, à l'égard de 4 volontaires républicains, au camp de la Madeleine, qu'ils ont invité à fraterniser, pour les massacrer, une fois qu'ils les ont eus au milieu d'eux. Vengeance contre cet horrible attentat!

Vous serez aussi vengés, vous, bons patriotes, qui avez succombé, un moment, sous de fausses accusations; et déjà un décret ordonne la levée des scellés, qui subsistent encore, chez les cultivateurs mis en liberté.

Patriotes des campagnes, réjouissez-vous doublement; tout va bien dans l'intérieur et sur les frontières. Tant il est vrai que nos succès du dehors,

dépendent de la sagesse de nos opérations du dedans. Le fort l'Ecluse est pris aux Hollandais. Leur garnison, forte de 2,000 combattans, s'est rendue prisonnière, avec 150 canons, 100 milliers de poudre, 28 mille fusils, dont 6 mille tous neufs. Ce n'est pas tout, Valenciennes a enfin ouvert ses portes aux soldats français, à qui rien ne résiste. Ils y ont trouvé entr'autre butin, 227 pièces de canon, 800 milliers de poudre, plus de mille bêtes à cornes et onze cens émigrés. Ce n'est pas tout encore, notre marine républicaine a fait entrer dans nos ports une quarantaine de vaisseaux; la cargaison de l'un d'eux, se monte à 2 millions.

Tant de lauriers sont le fruit du discernement, qui préside aux emplois militaires. Jadis les promotions de la cour n'étoient que le résultat de l'intrigue et de la faveur. On distribuoit des grades, selon le degré de bassesse et d'adulation des aspirans. Tel étoit nommé maréchal de camp, pour avoir dit un bon mot, au petit

coucher du roi. Tel autre obtenoit une lieutenance, pour avoir porté le chien de la Médicis-Antoinette ou de la Dubarry.

Aujourd'hui, ce n'est plus cela. Il faut avoir payé de sa personne; et voici un échantillon des nouveaux avancemens dans nos armées.

Le brave Marc Ancogne, simple volontaire, dont nous avons parlé il y a un mois ou deux, vient d'être fait sous-lieutenant.

Le jeune Gognebin, capitaine de la légion réformée des Sans-Culottes, est nommé capitaine au huitième régiment de la Côte-d'Or; pour avoir, à l'armée d'Italie, dans l'affaire de Gilotte, le 18 septembre 1793, monté le premier à la redoute.

Il est promu au grade de lieutenant au même bataillon, le sergent-major, sur son brevet; voici l'action qui lui a mérité cette récompense. A la prise de Mons, il apperçoit deux pièces de canon, chaudement défendues par l'ennemi: il se met à la tête des tirailleurs avec le capitaine

Grignon, fonce sur les canonniers, les tue, s'empare des pièces, toutes deux de gros calibre, chargées à mitraille et prêtes à faire feu sur une colonne républicaine, qui s'avançoit.

Contamine, lieutenant et aide-de-camp du général Serviere, au blocus de Landau, est fait capitaine au bataillon de l'Egalité, pour le dédommager d'une fausse accusation intentée contre lui.

Il est lieutenant au même bataillon, Buisson, grenadier de la Marne, pour avoir été, à travers une grêle de mitraille et de mousqueterie, jusqu'à la tête d'un glacis, éteindre quatre pots-à-feu, l'un après l'autre.

Lebrucq, sous-lieutenant des tirailleurs de l'armée du Nord, est fait capitaine; et voici pourquoi. A l'affaire du 29 Floréal, seul, il charge cinq canonniers ennemis, en tue un d'un coup de sabre, un second d'un coup de pistolet, met les autres en fuite et s'empare de leur pièce avec les chevaux.

Antoine Audouin, chasseur, est

promu au grade de lieutenant dans son régiment : à l'affaire, du 10 Floréal, il a enlevé un drapeau ; on lui propose de le porter lui-même à la Convention : non, repond-il ! je préfère, à cet honneur, celui de rester à mon poste, pour arracher d'autres drapeaux à l'ennemi.

Dans un combat, à la Vendée, Audmont, maréchal-des-logis au quatorzième régiment de chasseurs, reçoit trente-un coups de sabre et tombe entre les mains des rebelles. Crie : vive Louis XVII, ou tu es mort, lui disent-ils. Je ne crierai point : vive le roi, et je ne mourrai point. Vive la République ! répond avec feu le courageux Audmont ; puis il ramasse ses forces ; et le sabre, à la main, il se fait jour à travers les brigands ; il échappe à leur rage. C'est bien le moins que ce héros devienne sous-lieutenant dans le même corps de chasseurs, honoré par sa bravoure.

C'est ainsi qu'on trouve des Républicains intrépides. Un coup-d'œil de la patrie reconnoissante enfante des

prodiges de valeur, et déconcerte les malveillans, qui n'ayant pu désorganiser nos armées, s'attachent à nos établissemens publics et placent à leur tête, des agens ignares ou imprudens, d'où il résulte d'épouvantables accidens, du genre de celui de la poudrière, établie dans la plaine de Grenelle. Le 14 fructidor est un jour de deuil. Hélas! les ouvriers, de ce vaste atelier, en trop grand nombre, ont péri sous les décombres des bâtimens, que le magazin à poudre vient de faire sauter, par une explosion qui s'est propagée jusqu'à dix lieues de circonférence.

Condé, à présent Nord-Libre, nous payera une partie de ces dégats affreux. Sa reprise nous vaut 300 milliers de poudre, 100000 boulets, 1500000 cartouches, 600000 liv. de plomb, plus de 160 bouches à feu et 6000 fusils, sans compter ceux de la garnison, composée de 1600 hommes, qui ont mis bas les armes.

Des succès se préparent sur tous les autres points de notre chère pa-

trie ; et ils sont infaillibles, d'après le concours fraternel de tous les citoyens, tant des communes que des campagnes. C'est une justice qu'on vient de rendre aux cultivateurs du département des Pyrénées Orientales. Continuez, leur disent les représentans du peuple près les armées de Collioure, continuez. A peine les besoins de nos frères se sont fait entendre, que vous avez tout quitté, pour voler à leur secours. Le cultivateur s'est imposé lui-même de douces obligations. Continuez, c'est par le sacrifice de tous les petits intérêts particuliers, que la république française s'est élevée. Nous ne perdrons jamais de vue les besoins de l'agriculture, et les généreux cultivateurs n'oublieront aussi jamais, que la terre se couvriroit vainement de riches moissons, si des armées victorieuses ne leur en assuroient la propriété.

C'est pour laisser aux travaux des champs les bras nécessaires, sur-tout en ce moment, que les cinq Sans-Culotides ont été réduites à une seule

fête De belles vendanges nous dédommageront bien sans doute.

Tandis que nous recevions, à la Convention, les clefs et les drapeaux de Valenciennes, Condé, le Quesnoy, etc. Les Etats-Unis d'Amérique, et la République de Genève déposoient aussi leurs drapeaux pour être joints aux couleurs nationales et servir de point de ralliement à la coalition des peuples libres, contre celle des despotes et des esclaves. Bientôt, sans doute, les autres états démocratiques voudront être de cette sainte ligue, à l'abri de laquelle se rangeront ensuite les nations neutres.

Et quelle confiance ne doit pas inspirer dans son amitié ou sa protection, la République Française, assez grande, assez justicière pour revenir elle-même sur ses pas, quand on l'a entraînée à une fausse démarche. Le découronnement de Mirabeau et sa rejection du Panthéon, apprendront à toute l'Europe que l'expérience nous a éclairé

sur la valeur des personnes et des choses, et que dorénavant, nous ne brûlerons plus d'encens à des idoles. La France a cessé d'être un vaste cachot, dont un seul homme avoit la clef, une immense boucherie de chair humaine, sous la hache d'un ogre couvert du masque de la vertu. Le tribunal révolutionnaire n'envoie plus à l'échaffaud, des charretées de victimes. Dans une seule séance, il ne fait plus couler le sang de cinq ou six douzaines d'infortunés, et le jugement des quatre-vingt-quatorze Nantais, rendus à leurs foyers, et un contraste bien consolant, de ce qui s'est passé bien plutôt. « Au moment du départ de Nantes des cent trente-deux Nantais, le commandant de l'escorte, chargé de les conduire à Paris, en fit l'appel nominal; il se trouvoit dans la même prison, dite l'Epronière, deux citoyens nommés *Devay*, l'un marié, l'autre garçon; lorsqu'on appela *Devay*, le garçon, prit par le bras son frère aîné, père de huit ou dix enfans,

et lui dit tout bas : reste là, je vais partir, je n'ignore point que c'est toi qu'on a désigné, mais tu es père et si l'un de nous deux doit être sacrifié, je mourrai content si je peux te conserver à ta famille ; il s'éleva une petite rixe entre les deux frères, mais le cadet, persistant dans son glorieux dévouement, s'élance le premier et passe du côté des prisonniers destinés à partir pour Paris ; ce trait d'amitié ou d'amour fraternel n'a pu désarmer les hommes féroces qui faisoient exécuter et exécutoient la cruelle mesure prise à notre égard ; le lendemain Devay aîné fût renvoyé pour nous joindre et sans tenir compte de la belle action de Devay cadet, ces deux malheureux restèrent parmi nous ; l'aîné a succombé à ses malheurs, huit jours après son arrivée à Paris, et le jeune a été jugé avec nous ; son nom n'étoit même pas sur la liste ; il n'étoit connu d'aucun membre du comité révolutionnaire ; il a reçu l'accolade fraternelle après notre jugement ». Détruisons le plus

vite que nous pourrons les Anglais, les Autrichiens, les Prussiens et tous ceux qui nous veulent du mal. Mais soyons avares de la vie de nos compatriotes inculpés. Combattons-nous paisiblement en frères, quand nous ne seront point du même avis. Mais point de poignard, point de guillotine pour des opinions. Occupons-nous tous ensemble et dans la plus parfaite intelligence, de fermer les plaies que nos dissensions domestiques ont faites à la chose publique.

Tenons nous-en au sage parti que vient enfin de prendre la Convention, d'aviser uniquement et sans relâche, aux moyens de rendre la liberté au commerce, à l'industrie (1), à l'agriculture, afin de parvenir à

(1) Déjà il paroît un ouvrage chez Dufart, rue Honoré, N°. 100, intitulé : *Les Ressources de la République Française, ou les Conquêtes de l'industrie nationale*, qui remplit parfaitement les vues bienfaisantes des Représentans du Peuple.

une diminution du prix des marchandises de première nécessité, et des denrées dont ne peuvent se passer les Sans-Culottes, qui n'abusent point des circonstances.

Patriotes des Communes et des Campagnes, vous êtes tous appellés à concourir à ces grandes vues; on ne pouvoit mieux terminer l'année républicaine.

1732. -- Traité de la régale. *Cologne*, 1680. -- Traité-de-paix de Nimegue. *ibid.* 1678. -- Mémoire pour les négociations de paix. *Amst.* 1665. Ensemble 4 vol.

Ant. Matthæi notæ in IV lib. institution. juris. *Amst.* 1657. -- Voet, de statutis, &c. *Amst.* 1661. -- De duellis, &c. *Ultraj.* 1658. -- J. Maestertio, de justitia rom. log. *Lugd. Batav.* 1634. Ensemble 4 vol.

J. Corvinii, de jurisprudentia romana, &c. *Amst.* Elz. 1644. -- Idem ad digesta per aphorismos. *ibid.* Elz. 1644. -- Idem jus feudale per aphorismos. *ibid.* Elz. 1660. Ensemble 3 vol.

C. Wolfii institutio imperial. erotemata, &c. 1625. -- Herculani & fano de probanda negativa, &c. 1664. -- T. Bocalini, lapis lydius politicus, &c. *Amst.* Elz. 1640. Ensemble 3 vol.

Hug. Grotii, florum sparsio, ad jus Justinian. *ibid.* -- Institutiones & varia; sans titre. -- Bronchorst ad regulis juris. Elz. sans titre. -- Juris & judici fecialis, &c. *Lugd. Batav.* 1651. Ensemble 4 vol.

Traité de la régale. &c. *Cologne*, 1680. -- Traité de la dixme, &c. par Dunod. 1730. -- Stile & protocole des notaires. 1608. -- Justiniani institut. &c. 1647. Ensemb. 4 vol.

Extraits des registres & réglemens du conseil de Tournai. 1672. -- Ordonnance de Louis XIV sur la marine. -- Ordonnance de Louis XIV sur les eaux & forêts. 1699. -- Justiniani institut. 1651. Ensemble 4 vol.

Ordonnances de Louis XV sur les donations, &c. *Paris*, 1738. -- Ordonnances de Louis XIV sur la marine. -- Institutiones